7735. d. 141

TABLEAU

DE

NOS POETES VIVANS;

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

ANNÉE 1789.

A LONDRES,

Et ſe trouve A PARIS;

Chez
- ROYEZ, Libraire, Quai des Auguſtins.
- DESENNE, Libraire, Nº. 2, au Palais-Royal.
- DEBRAY, Libraire, au Palais Royal.
- BAILLY, Libraire, Barrière des Sergents.
- Vᵉ L'ESCLAPART, rue de la Barillerie, près du Palais.

A VERSAILLES,

Chez BLAIZOT, Libraire du Roi & de la Reine, rue Satory.

A ORLEANS,

Chez LE TOURMY, Libraire, Place du Martroy.

51...329

AVERTISSEMENT.

NOUS avons vu des Auteurs anonymes d'articles de Journaux, de pamphlets, de ſatyres & de libelles, fixer des rangs à nos Poëtes au gré de leurs préventions & de leurs paſſions, vouloir écarter du champ des lettres ceux que la nature y avoit apellés, & y donner des places diſtinguées à des hommes ſans caractère : nous en avons vu qui s'étoient mis un bandeau ſur les yeux, prendre dans la foule des Poëtes ceux qui leur tomboient entre les mains, les chaſſer d'autorité du Parnaſſe, les pourſuivre avec des huées, & les déclarer imbéciles & impuiſſans; & quand il n'en eſt plus reſté qu'un petit nombre, décider que c'étoit chez eux que le génie poétique étoit concentré. Il eſt vrai qu'après avoir levé leur bandeau, ils n'aperçurent qu'une douzaine d'Ecrivains qui apartenoient plus au ſiècle dernier qu'au ſiècle préſent, en ſorte que la France, ſuivant eux, devoit être ſans

Poëtes pendant une génération ; mais le choix étoit fait, & ces juges n'en perſiſtent pas moins dans leurs déciſions. Cependant, comme un des fruits du commode emploi *d'arbitre des talens* eſt d'occuper ſoi-même ou de faire occuper les places vacantes par ſes amis & ſes protégés, c'eſt à qui l'exercera. On n'écrit plus que pour juger, on aime mieux être ſacrificateur que victime, & diſtribuer des couronnes auxquelles on a part, que d'être fuſtigé avec des épines. Auſſi, qu'on ouvre un Journal ou un pamphlet nouveau, on y verra des excluſions, des invitations, des lettres d'encouragement, des lettres de vétérance, des arrêts de proſcription, des diſpenſes de preuves, &c. Le bon Public, qui ne juge plus, met une confiance aveugle en ceux qui ſe livrent à l'exercice de ſes droits. Pour rendre l'expédition plus rapide, on ne lit plus ce qu'on juge, on ſe fait ſeulement nommer les Auteurs, ou l'on ſuit aveuglément la méthode dont nous avons parlé ci-deſſus. Pour nous, que cette anar-

chie fait gémir de pitié, & qui avons vu les Feuilliſtes & les Libelliſtes contens d'avoir porté le déſordre au ſein des lettres, contribuer à des iniquités miniſtérielles, mettre à gage & leur ame & leur plume, & ſe vanter d'avoir édifié leur fortune ſur ce qui fait la ruine de leurs concitoyens, nous nous ſommes diſtraits un moment de nos peines, en tirant de la foule des Poëtes ceux qui ont le plus contribué à nos amuſemens, & ceux dont nous avons entendu dire le plus de bien. Nous en avons fait un tableau auquel la partialité n'a pu avoir de part, puiſqu'à l'exception de deux ou trois, nous ne connoiſſons les Gens de Lettres que par leurs ouvrages, & que, ſi nous tenons à la Littérature par nos goûts, nous n'y tenons aucunement par nos prétentions. C'eſt parce que cette notice a été faite dans un eſprit différent de celui qui a préſidé à la rédaction de quelques nomenclatures, que nous y attachons du prix, & que nous la préſentons au Public. Peut-être nous tiendra-t-il compte

de n'être pas de l'avis de ceux qui ſe ſont dits ſes organes. Si nous avons été plus prodigues d'éloges que de critiques, c'eſt que les uns nous ont paru plus néceſſaires que les autres. Malgré le ton affirmatif que nous avons pris d'après la manière dont nous étions affectés, nous ſommes très-éloignés de nous ériger en juges : nous n'entendons que propoſer nos avis, & nous y tenons ſi peu, que peut-être demain de nouvelles inſtructions nous les feront modifier ou changer. Si nous nous ſommes trompés, il convient donc plutôt de nous accuſer d'ignorance que de mauvaiſe-foi. Si nous avons mis au rang de nos Poëtes des hommes dont les noms ſont encore obſcurs, nous différons en cela de nos petits deſpotes littéraires, qui, parce qu'ils ſont admis à la rédaction d'un Journal, dédaignent des recueils où l'on trouve des noms inconnus, ou des ouvrages qui ne portent pas des noms célèbres. Nous croyons que tel qui n'a fait que des Chanſons & des Épitres, a le caractère d'un vrai talent, & conſéquemment

mérite d'être diſtingué. Nous croyons qu'un Écrivain, pour s'être annoncé avec éclat, n'eſt pas sûr d'arriver à un haut degré de mérite, & nous avons la bonne-foi de convenir que des hommes de génie peuvent ſortir de la claſſe des Poëtes dont nous ne faiſons aucune mention. Cette notice offre des noms très-connus, dont nous n'aurions pas fait uſage, ſi nous ne reſpections l'opinion publique, & ſi nous ne nous étions défiés de nos propres idées. Quoiqu'il en ſoit, nous avons tâché de dédommager les hommes d'eſprit ou de génie qui s'occupent de la réforme de nos mœurs ou du ſoin de nos plaiſirs, des diſgraces que la ſottiſe & l'envie leur font éprouver. Nous avons ſatisfait le beſoin que nous avions de payer notre tribut d'eſtime à une claſſe d'hommes que le Gouvernement a eu la fauſſe politique de laiſſer avilir, & qui, ſans doute, par leurs qualités morales & l'utilité qu'on en pourroit tirer, fixeront l'attention de nos dignes Adminiſtrateurs. Enfin, nous avons commencé un œuvre de néceſſité

& de juſtice. Si trop de précipitation le laiſſe imparfait, nous eſpérons le rendre, par la ſuite, plus digne de nos intentions.

TABLEAU
DE NOS
POËTES VIVANS.

A.

ANDRIEUX. Ce jeune Poëte a fait à la *Comédie Italienne* deux heureux eſſais de ſon talent pour la Comédie. Sa Pièce d'*Anaximandre* eſt remplie de traits fins & gracieux, & celle des *Étourdis*, écrite d'un ton vif & léger, annonce des diſpoſitions pour le *bon comique*. Goût, eſprit, décence, gaieté, avec cela ſtyle pur & facile, voilà les qualités qui le diſtinguent. Il y a peu de Pièces où le rire ſoit plus naturel & plus abondant que celui qu'excite cette jolie Comédie des *Etourdis*. M. Andrieux joint à ſes qualités littéraires beaucoup de

douceur & de modeſtie, ce qui ajoute aux eſpérances qu'on a conçues de ſon talent.

ARNAUD DE BACULARD (D'). Il eſt du petit nombre des Ecrivains qui, dans un âge très-avancé, ont conſervé tout le feu de leur imagination, & dans ſes derniers ouvrages on retrouve encore cet abandon du ſentiment qui ſemble être le partage de la jeuneſſe. Il eſt peu de bibliothèques où l'on ne trouve de ſes ouvrages ; mais ſi, comme Proſateur, il a eu de grands ſuccès, il n'a pas obtenu comme Poëte ceux auxquels il prétendoit. Nous lui avons entendu dire que la nature l'avoit deſtiné au genre tragique ; mais que les Journaliſtes & les Comédiens l'avoient empêché de ſe livrer à l'impulſion de ſon génie. Ses regrets ſont-ils bien fondés ? Le courage de ſe livrer à de ſombres méditations & de forcer ſon imagination à pourſuivre des objets lugubres ou fantaſtiques n'eſt point un ſigne de vocation pour l'art dramatique, & quand on n'a point une connoiſſance profonde du cœur humain, on ſe trompe ſouvent ſur les moyens de l'émouvoir utilement. Dans les eſſais tragiques de M. d'Arnaud, des ſituations forcées, des perſonnages mélancoliques & des ſentimens exagérés fatiguent ſans ceſſe le lecteur. Il n'avoit d'ailleurs ni aſſez de goût, ni aſſez de courage pour purger ſon ſtyle de ces

tournures à prétention, & de ces expreſſions paraſites qui ne devroient apartenir qu'à la médiocrité.

Pluſieurs de ſes Poéſies fugitives ſont diſtinguées par un ton aimable de philoſophie & de ſentiment. Dans d'autres un jargon précieux, des plaiſanteries inſignifiantes & un faux air de bonne fortune font qu'on ne pardonne pas à l'auteur d'avoir forcé ſon caractère naturel pour ſe livrer à ce genre frivole; & telle a été peut-être la principale cauſe du peu de conſidération dont il jouit parmi ſes confrères. Nous connoiſſons peu d'Ecrivains envers leſquels ils aient été auſſi injuſtes qu'envers M. d'Arnaud. Son nom ſemble naître ſous la plume du plus mince ſatyrique, tandis qn'une foule de lecteurs honnêtes payent un tribut de larmes à ſes *Epreuves du Sentiment* & à ſes *Délaſſemens d'un Homme ſenſible*.

AUBERT (l'Abbé). Nous ne le conſidérerons pas comme *Journaliſte*, mais nous dirons en paſſant que perſonne ne lui conteſte un talent ſupérieur pour l'analyſe & la critique, & qu'il n'eſt peut-être jamais plus juſte que lorſqu'il paroit partial. Son Poëme de *Pſyché* eſt de tous ſes ouvrages celui qui ſe conſervera le plus. Nous lui devons pourtant la juſtice de dire que depuis *la Fontaine* aucun de nos Poëtes n'a mieux ſçu tirer parti de l'Apologue. Peut-

être les idées philoſophiques ſont-elles trop à découvert dans ſes Fables : peut-être auſſi y ſont-elles trop prodiguées. Quoiqu'il en ſoit, & malgré la prolixité de quelques narrations, & malgré l'exceſſive négligence qui par fois dépare ſon ſtyle, nous n'avons point de Fabuliſtes dont on ſe plaiſe tant à ſaiſir les piquantes alluſions. D'après cela on eſt fondé à croire que ſans les ſoins qu'il s'eſt chargé de donner à la partie littéraire du *Journal Général de France*, il auroit comme Poëte acquis plus de gloire ; mais les Lettres lui auroient moins d'obligation.

B.

BASTIDE. Il a beaucoup écrit, c'eſt ſans doute la raiſon pour laquelle il eſt peu connu. Pour peu qu'un débutant annonce de diſpoſitions, il eſt rare que ſes eſſais ne ſoient pas accueillis. S'il s'en tient là, il peut jouir toute ſa vie d'une petite réputation, parce qu'on ſuppoſe que s'il ne donne pas ce qu'il a promis, c'eſt plutôt par modeſtie ou par pareſſe que par impuiſſance : mais ſi cet Auteur au lieu d'adopter excluſivement le genre auquel la nature l'apelle & d'y réunir toutes ſes forces, les aplique à différens genres & croit que le moyen d'étendre ſa réputation eſt de beaucoup écrire, il perd bientôt le foible renom qu'il s'étoit fait. Alors il s'obſtine, il

veut à toute force avoir raiſon contre le public : au lieu de perfectionner ſes moyens par l'étude, il les détruit par l'uſage ; & au bout de ſa carrière, il n'a pu régagner ce qu'il poſſedoit dès les premiers pas. Voici l'hiſtoire de M. Baſtide & de beaucoup d'Auteurs. Avec de l'eſprit il a vu ſucceſſivement preſque tous ſes ouvrages diſparoître, au point qu'on ne les retrouve plus.

BEAUHARNAIS (Madame la Comteſſe DE). Ses Epitres légères, ſes Romans, même ſa Comédie de la *Fauſſe Inconſtance* lui aſſurent un rang diſtingué parmi les Femmes Auteurs. Elle a eu le bon eſprit de ſe renfermer dans les ſujets qui étoient à ſa portée, & on ne peut ſans injuſtice lui reprocher une ridicule prétention. Une philoſophie douce & aimable, un eſprit fin & délicat, de la ſenſibilité & des graces ; voici les moyens qu'elle a employés pour ſe faire valoir. Ils ſont préférables ſans doute à ceux de ſes adverſaires, au nombre deſquels on peut compter quelques Femmes jalouſes & quelques Ecrivains ou médiocres ou méchans qui n'ont pu être admis dans ſa ſociété. On ſçait que le rang & la fortune n'y obtiennent pas la préſéance, & que parmi les gens d'eſprit elle ſçait diſtinguer ceux que les qualités du cœur rendent plus recommandables. Nous ſommes bien éloignés de juger ſa Comédie de la Fauſſe In-

conſtance ſur le ſort qu'elle a eprouvé à la Repréſentation : Madame de Beauharnais avoit tant de titres à l'indulgence on du moins aux égards du Public, que rien ne peut juſtifier les vils auteurs de la cabale à laquelle elle a été ſacrifiée.

BEAUMARCHAIS (CARON DE). Ce n'eſt qu'avec une ſorte de répugnance que nous parlons des Auteurs qui publiquement accuſés pour des cauſes graves, nous laiſſent dans l'attente de leur juſtification. Quoiqu'en diſent, & quelque ridicule que jettent ſur notre opinion les R... R... & d'autres intriguans de cette eſpèce, nous n'aimons point à ſéparer les talens & les mœurs. Nous convenons de cette vérité triviale, qu'on peut être à-la-fois honnête homme & médiocre Écrivain ; mais nous croyons qu'un malhonnête homme ne peut rien produire de grand & de beau dans la Littérature comme dans les Arts. Notre intention n'eſt pas de bleſſer M. *de Beaumarchais* par cette obſervation, puiſque nous ne le connoiſſons que par les ouvrages qui ont paru ſous ſon nom. S'il en eſt véritablement l'Auteur, on ne peut lui refuſer beaucoup d'eſprit & d'originalité, même des qualités inconciliables avec les vices qu'on lui attribue dans un grand nombre d'écrits. Pour croire à l'exiſtence d'un monſtre moral, il faut que nous l'ayons vu de nos

yeux. Malgré que les Poéſies de M. *de Beaumarchais* lui donnent ſeules une place dans cette notice, nous ne pouvons nous refuſer au plaiſir de dire notre ſentiment ſur les productions de ce trop célèbre Ecrivain.

Les Mémoires dans l'affaire *Goezman* ſont écrits avec élégance & pureté. Il y a de la raiſon & de la fineſſe, de la légèreté & de la profondeur. Les plaiſanteries n'y ſont pas toutes de la même valeur, & c'eſt à cela qu'on veut reconnoître le cachet de M. *de Beaumarchais*. On va même juſqu'à donner à M. *Falconet* les endroits les plus ſaillans de ces Mémoires. Cette opinion s'eſt accréditée par la comparaiſon qu'on en a faite avec les écrits qu'il a publiés contre MM. *de Mirabeau*, *Kornmann*, *Bergaſſe*, &c., opinion que M. *de Beaumarchais* n'a point encore détruite. Le Drame d'*Eugénie* reſpire un ſentiment vrai & délicat, & ne peut être que l'ouvrage d'une ame ſenſible. C'eſt une des meilleures Pièces que nous ayons dans ce genre.

Les Comédies du *Barbier de Séville* & de *la Folle Journée* offrent tant de tons différens, qu'on ne les croiroit pas de la même main. De la ſingularité, de l'eſprit, du vrai comique, du mauvais goût, de l'égoïſme, de la malignité, & en général une ſorte de philoſophie mondaine très-piquante; voilà ce que nous y avons remarqué, ſur-tout dans la

dernière de ces Pièces, qui, malgré ce que les Journaliſtes en ont rapporté, a excité des murmures preſque continuelles à la première repréſentation. On en a ſupprimé quelques fades trivialités, telles que celles-ci que nous avons retenues : *Le cœur d'un jeune homme eſt comme un ouragan ; une femme qui reſſemble au ſoleil, parce qu'elle ne ſouffre pas qu'on la regarde en face ; archipéri-patétibéte*, &c. On y a laiſſé beaucoup de traits de cette eſpèce.

M. de Beaumarchais, qui, dans ſes Mémoires, paroiſſoit avoir un ton à lui, a voulu s'en faire un dans ſes Poéſies ; mais celui-là n'a pas eu le même ſuccès. On y trouve moins de fineſſe que de prétention à la fineſſe, des tournures & des expreſſions hazardées qui rendent le ſens inintelligible, de la foibleſſe mal cachée ſous un air de facilité & une incorrection ſans exemple Ce n'eſt pas qu'on n'ait de lui d'aſſez jolies chanſons. Accoutumé à les voir bien accueillies, il a fait quelques vaudevilles d'aſſez mauvais goût, & qui ne ſont chantés que par le Peuple ; par exemple, celui de la *Folle Journée*. Enfin, *Tarare* a fait dire à ſes plus zèlés partiſans, qu'il étoit tems que ſa plume ſe repoſât. Le prologue de cet Opéra paroît avoir été écrit dans un moment de délire.

BEFFROI DE REIGNI, ou *le Couſin Jacques*. Parmi les Poëtes qui ont la prétention d'être plaiſans, *le Couſin Jacques* occupe un rang diſtingué. L'extrême facilité avec laquelle il fait des vers, n'empêche pas qu'il n'en faſſe de très-jolis. Son ſtyle ne manque pas de correction. Il ſait varier ſes tons, & ſouvent ſon expreſſion eſt auſſi heureuſe que ſa penſée. On ne peut lui refuſer une imagination très-gaie, même de l'eſprit. Nous ne dirons pas notre avis ſur l'uſage qu'il en fait. Il eſt des hommes qui ſavent plier leur caractère aux circonſtances, & celui de M. Beffroi eſt ſuffiſamment indiqué par ces vers extraits de ſon dernier Proſpectus inſéré dans le *Journal de Paris*.

Mais ces clameurs m'affectent peu ;
Tirant mon épingle du jeu,
Pour des travaux comme les nôtres,
Le vrai triomphe d'un Auteur
Eſt de compter un Souſcripteur,
Accompagné de pluſieurs autres.

BÉRENGER. Un grand nombre de Poéſies légères, des Contes, des Lettres, des Voyages ſont les titres de ſa gloire littéraire. Elle ſeroit, ſans doute, plus durable, ſi les ſujets qu'il a traités étoient d'un intérêt plus général; s'il eût moins prodigué les éloges, & s'il eût attaché moins de

prix aux ſuffrages des gens du monde. On peut encore lui reprocher d'avoir trop négligé ſon ſtyle & d'avoir mal imité la manière précieuſe de *Dorat*, dont il eſt reſté très-éloigné.

BERNIS (le Cardinal DE). Quel dommage pour la belle Littérature Françoiſe, que ce charmant Poëte l'ait ſi-tôt abandonnée ! On ne pouvoit peindre des tableaux plus rians avec des pinceaux plus fertiles.

Nous ne penſons point à l'élévation à laquelle il eſt parvenu, ſans porter nos idées ſur cette foule de jouiſſances, cette abondance de ſentimens qu'il a dû éprouver dans le cours d'une vie marquée par les événemens les plus heureux.

BERQUIN. Ses vers ſont purs & harmonieux. Ils donnent un nouveau charme aux ſentimens & aux images qu'ils préſentent. On ne peut lire ſans attendriſſement ſes Idylles & ſes Romances, genre dans lequel il a réuſſi le plus. Celle qui commence par ce vers : *Je le tiens ce nid de fauvettes*, & cette autre, *Dors, mon enfant, clos ta paupière*, affectent l'ame délicieuſement. L'amour maternel eſt le ſentiment qu'il a le mieux & le plus ſouvent exprimé. On n'a point été étonné de voir d'effrontés Libelliſtes, connus par leur immoralité, jetter du ridicule

ſur un Auteur d'un eſprit ſi contraire à celui qui les diſtingue.

BERTIN (le Chevalier DE). Aucun Poëte François n'a chanté les Amours avec une voix plus douce & plus flexible, & nous ne connoiſſons que M. le Chevalier de Parni, qui, dans le genre érotique, puiſſe entrer en parallèle avec lui. On a fait ce parallèle, & l'on n'a pas oſé donner la préférence à l'un d'eux. Nous croyons en effet qu'il y auroit de l'injuſtice à prononcer entre ces deux talens ſi aimables & ſi ſupérieurs à tous les éloges. Cependant, s'il eſt permis de hazarder un doute à leur égard, peut être M. de Parni a-t-il plus connu les reſſources de l'eſprit, & M. de Bertin celles du ſentiment; & pour ne parler que de ce dernier, quels tableaux que ſes Elégies! Comme ſes couleurs ſont riches, brillantes, animées! Avec quelle facilité, quelle grace, quelle harmonie il s'exprime! Quelle fierté réunie à tant de douceur! Comme il a l'art de nous faire partager ſon émotion, ſes craintes, ſes deſirs, ſes jouiſſances, ſon dépit, ſes retours, & cet abandon d'un cœur paſſionné qui ne voit rien au monde que l'objet qui l'a ſéduit.

C'eſt à de pareils Poëtes qu'il convient de peindre, comme ils les ont ſentis, les illuſions de l'amour & les charmes de l'amitié, & non à ces

prétendus Comtes & Chevaliers, qui, ſortis de la pouſſière, traînans dans les lieux publics leur misère & leur impudence, ne pouvant même obtenir les faveurs des Courtiſannes qu'ils ennuyent, nous font, dans de triſtes vers, le récit de leurs bonnes fortunes ; qui, dans leur ciniſme dégoûtant, ſe croient des novateurs, parce qu'ils rabâchent le ſyſtême mal appris du Matérialiſme, & qui s'efforçant de rire lorſqu'ils ont la rage dans l'ame, & que le fiel coule de leurs bouches, s'étonnent de ce qu'on ne les trouve pas amuſans, & ſe plaignent de ce que la gaieté eſt perdue en France :

Riſum teneatis, amici!

BIEVRE (le Marquis DE). Le tort qu'il s'étoit fait en ſe dévouant tout entier au ſoutien des calambourgs, a été réparé par ſa Comédie du *Séducteur*, qui, malgré ſes défauts, a eu un très-grand ſuccès. Il faut avouer qu'elle eſt remplie des détails les plus brillans. On ne ſuppoſoit pas à M. le Marquis de Bievre un auſſi grand fond de goût & de ſenſibilité. Ses vers deviennent plus mélodieux, lorſqu'il veut peindre les douceurs d'une union bien aſſortie, ou les charmes de la vie champêtre, dont ſouvent il met le tableau en opoſition avec les mœurs & les uſages de la ville.

Sa Comédie des *Réputations* préſentoit auſſi de

ces détails heureux ; mais ils n'ont pu racheter le défaut d'intérêt & d'action. Plus le Public attendoit de M. de Bievre, plus il l'a puni d'avoir si fort trompé son attente. Nous avons vu peu de représentations aussi orageuses. Heureusement pour M. de Bievre, on a oublié cette Comédie des *Réputations*, & il n'est guères possible d'oublier la jolie Comédie du *Séducteur*.

BLIN DE SAINMORE. Nous ne sçavons à quoi attribuer le long silence de ce Poëte, dont le talent s'étoit si avantageusement annoncé. Ses Vers sont doux, faciles & harmonieux. Dans ses Héroïdes & dans ses Epitres, il peint avec autant d'art que d'intérêt les affections d'un cœur sensible. Sa tragédie d'*Orphanis* a prouvé qu'il pouvoit s'élever avec succès au-delà des Poésies Fugitives.

BOCCAGE (Madame DU). Elle a le double mérite du savoir & de l'esprit. Sa célébrité surpasse celle des Auteurs de son sèxe, & plusieurs Académies se sont fait un honneur de la posséder. Sa Tragédie *des Amazones* est restée au Théâtre François.

BODART. Ce jeune Auteur mérite des encouragemens. Sa Comédie du *Rival par amitié*, représentée à l'Ambigu Comique, n'auroit pas déparé le

Repertoire Italien, qui depuis s'eſt orné de ſa Comédie de *Pauline & Valmont*. Quelques Pièces qu'il a fait jouer au Théâtre des Variétés, ont contribué à la ſupériorité de ce Spectacle ſur les Spectacles Forains.

Les Pièces Fugitives de M. Bodart le font ſur-tout diſtinguer dans la claſſe des jeunes Auteurs occupés modeſtement à cueillir des fleurs, lorſqu'on s'apperçoit que déjà les fruits ſont à leur portée.

BOUFFLERS (Le Chevalier DE). Il a acquis à peu de frais une très-grande réputation. Quelques Chanſons, quelques Contes, quelques Poéſies légères ſont tous les titres de ſa gloire poétique. On y remarque un ton aiſé & de la correction, qualité qu'on trouve rarement dans les écrits des gens de qualité. L'uſage du grand monde lui avoit donné une légèreté & une liberté d'expreſſion qu'on imiteroit difficilement. S'il eût mis dans ſes ouvrages autant de ſentiment que d'eſprit, les titres de ſa gloire ſeroient plus légitimes & plus durables.

BRET. Il eſt Auteur d'un très-grand nombre de Comédies jouées pour la plupart à la Comédie Françoiſe. Son Dialogue eſt vif & facile. Il poſſédoit ſupérieurement la ſcience des convenances théatrales. Cependant ſon talent dramatique n'eſt pas fort renommé. Sans doute il connoiſſoit les bons

principes de la Comédie, mais à quoi ſervent les moyens, lorſque ce n'eſt pas le génie qui les met en œuvre. On ne peut du moins lui conteſter le mérite d'un bon Litterateur.

C.

CAILHAVA (DE). Ce Poëte Comique a négligé Thalie après en avoir obtenu les faveurs, procédé qu'on lui pardonnera difficilement. Térence & Plaute ont été pour lui des ſources de bon comique. L'art de l'intrigue & celui du dialogue lui ſont parfaitement connus, & ce n'eſt pas ſans titre qu'il donne des leçons ſur les parties les plus eſſentielles de la Comédie. Un caractère gai & inſouciant, une imagination que rien n'arrête & un grand uſage du monde, joints à d'excellens principes de Littérature, le rendent très-propre à cultiver le genre dans lequel il a eu de brillants ſuccès. Mais c'eſt le travail d'un Auteur qui peut mettre le public à portée de bien apprécier ſes talens, & ce n'eſt qu'après qu'il a donné ce qu'on attendoit de lui qu'il peut être mis à ſa place. M. de Cailhava doit ſavoir que les plaiſirs de ſociété énervent l'eſprit & laiſſent dans l'ame un vuide fatiguant au milieu duquel on perd le goût des grandes choſes. Les éloges qu'on prodigue à ſes Contes libres & à ſes Epigrammes pour-

roient lui rappeller qu'une gloire plus ſolide l'attend dans une carrière plus noble & plus étendue.

M. de Cailhava préſidoit le Muſée de Paris, lorſqu'on avoit encore quelqu'idée de ſon utilité. Dirigé par des hommes de ce mérite, le Muſée pouvoit devenir une école de ſaine Littérature & de bon goût: mais quelles inſtitutions peuvent tenir contre l'orgueil des gens en crédit, le manège des envieux, les préjugés des ſots, les ſarcaſmes des mauvais plaiſans & la fauſſe honte des eſprits médiocres.

CASTÉRA. Poëte érotique, qui marche de près ſur les traces des Parni & des Bertin. Ses petits Poëmes ont une couleur particulière qui les diſtingue des ouvrages de ce genre. Il y a de la grace & de l'imagination. On regretteroit d'y voir des ſatyres perſonnelles mêlées à de voluptueuſes deſcriptions, ſi ces ſatyres n'étoient pas faites avec autant de juſteſſe que d'eſprit.

CÉRUTTI. Nous avons lu un grand nombre de Poéſies décorées de ſon nom & d'autres anonymes qu'on lui attribue: ces différens morceaux nous ont paru faits de main de maître. Les penſées les plus ingénieuſes & les mieux exprimées, un grand fond de connoiſſances voilées par les graces du bel-eſprit, une ironie fine & piquante, une critique pleine de

ſel attique & ſans amertume ; voilà ce qui nous paroit conſtituer le mérite de M. Cérutti, Auteur original & trop peu connu dont la proſe & les vers ſeront un jour très-recherchés.

CHABANON (DE). Nous ſentons dans ce moment toute la peine que doivent éprouver les Ecrivains honnêtes chargés par état de rendre compte des productions nouvelles, lorſqu'ils ont à parler d'Auteurs qu'ils eſtiment, mais dont la réputation eſt au-deſſus de leurs talents : & nous ne pouvons concevoir le courage de ces critiques qui non ſeulement ne répugnent pas à ces triſtes fonctions, mais s'y livrent par préférence & excluſivement. C'eſt dans la différence de l'éducation, des mœurs & des principes qu'il faut chercher la cauſe de ces goûts oppoſés. Un Ecrivain qui reſpecte ſon caractère, forcé de s'expliquer, n'eſt ni méchant ni flatteur, & c'eſt dans cette poſition que nous dirons notre avis ſur M. de Chabanon.

Avec de l'eſprit, de la philoſophie & des connoiſſances en littérature, cet Académicien ne s'eſt guères élevé dans ſes ouvrages dramatiques au-deſſus de la médiocrité. On y trouve quelquefois des caractères bien deſſinés, des tableaux piquans, des idées neuves, des intentions comiques & des tirades bien vérifiées ; mais en général peu d'intérêt,

un ſtyle proſaïque, de la froideur, de la ſéchereſſe, de la trivialité & du mauvais goût. Dans quelle Pièce du répertoire de MM. les Comédiens François trouve-t-on plus de ces défauts que dans la Comédie du *Faux Noble* dont le Public fatigué n'a pas voulu qu'on commençât le quatrième acte. Il faut bien ſe garder de croire ſur l'événement des repréſentations ce qu'en diſent certains Journaux ſur-tout celui de P.... Combien de fois n'avons-nous pas été étonnés de ce que nous y avons lu, parce que nous avions été témoins du contraire. Que ceux qui ont aſſiſté à la repréſentation du *Faux Noble*, liſent ce qu'on en dit dans ce Journal, N°. 320 & N°. 329, ne trouveront-ils pas extraordinaire qu'on leur nie ce qu'ils ont éprouvé. Quelle conduite que celle d'un Rédacteur, qui, caché ſous l'anonyme, & voulant protéger un Auteur, ſe déchaîne contre un Public, qui, n'étant plus, ne peut ni lui répondre ni ſe vanger! Et quel ſentiment inſpireroit cette conduite, ſi ce Rédacteur, en ſe nommant, découvroit un Ecrivain ſans goût comme ſans équité, qui, privé de l'anonyme, n'oſeroit parler d'un particulier avec la même irrévérence qu'il oſe parler du Public. Eh bien, ce ſont de ces braves Critiques, toujours prêts à protéger des talens reconnus, qui, au gré de conſidérations particulières, accueillent ou repouſſent le talent modeſte, à

moins que ſa première exploſion ne ſoit aſſez vive pour intéreſſer leur amour-propre à lui rendre un hommage forcé. Ce ſont eux qui, par ignorance, caprice, prévention ou intérêt, ont ſouvent plongé dans la misère ou l'inaction des hommes appellés à la gloire des Lettres, mais dont l'état dépendoit de l'effet de ces circonſtances qui entourent les premiers eſſais, tandis qu'ils applaniſſoient à des hommes médiocres ou impuiſſans le chemin des honneurs & des penſions. Ce ſont eux encore qui diſent d'un Acteur qu'il eſt *divin*. Mais, pour revenir à l'objet qui a donné lieu à cette digreſſion néceſſaire, nous convenons que trop ſouvent des particuliers, ou ſots ou mal intentionnés, troublent ou interrompent le Spectacle par leurs éclats & leurs ſifflets. Cependant, il eſt rare qu'ils décident du ſort d'une Pièce, & quand le tumulte eſt aſſez fort & aſſez continu pour empêcher les Acteurs de remplir leurs rôles, alors il eſt un ſigne certain du mécontentement du Public, dont on doit reſpecter les déciſions par-tout où il eſt aſſemblé à ſes dépens. Il eſt commode pour un Auteur, ou pour le Journaliſte qui le protège, d'attribuer à une cabale imaginaire la chûte d'une mauvaiſe Pièce; mais citera-t-on beaucoup de bons ouvrages modernes, dont l'humeur d'un Parterre mal compoſé ait empêché la repréſentation? Au contraire, tous les vrais amateurs ne diſent-ils pas

que nos Parterres ont plus de patience & d'indulgence qu'ils en avoient autrefois, & que plus de sévérité rendroit peut-être MM. les Comédiens plus difficiles sur le choix des Pièces, & les forceroit d'aller au-devant du vrai talent qui n'ose se produire.

Puisque nous avons parlé d'excès dont se rendent coupables certains Rédacteurs de Journaux, nous ne terminerons pas cet article sans observer que M. l'Abbé Aubert, à qui les titres & les réputations n'en imposent pas, garde son indulgence pour les jeunes Littérateurs qui lui semblent mériter des encouragemens, que la plûpart des critiques du *Mercure* sont faites avec autant d'honnêteté que de connoissance, & qu'au bas de ces critiques se trouvent souvent des noms qui les rendent recommandables.

CHABEAUSSIERE (DE LA), un des soutiens les plus sûrs de la *Comédie Italienne*. Une tournure d'esprit très-piquante, une imagination fertile, & d'ingénieuses saillies assurent le succès de ses ouvrages. Il plaît sans prétention, & fait rire sans bouffonnerie. Ses caractères sont originaux, & ses tableaux sont frais & variés. Ses Chansons, qui, depuis plusieurs années, ornent les recueils lyriques, suffiroient pour lui donner la réputation d'un Poëte agréable.

CHAMPFORT (DE). Le ſujet de la *jeune Indienne* eſt très-intéreſſant, & M. de Champfort en a tiré parti de manière à s'aſſurer un long ſuccès. Le dialogue eſt vif & naturel, les caractères ſont bien imaginés. Rien de plus intéreſſant que le ton naïf & vrai de *Betti*; mais quelle foibleſſe & quelle froideur dans le dénouement! Dès que l'union des Amans eſt déterminée, leur ton change; l'expreſſion n'eſt plus heureuſe, & le langage de l'eſprit ſupplée mal à celui du ſentiment.

M. de Champfort a moins réuſſi dans ſa Tragédie de *Muſtapha & Zeangir*, qui cependant eſt très-eſtimée.

Ses Poëmes & Epitres préſentent la morale la plus ſaine, revêtue de tous les charmes de la poéſie. On regrette qu'il ne donne pas des preuves plus fréquentes du talent qui lui a valu les honneurs du Fauteuil.

CHESNIER (DE). Ses Pièces fugitives l'avoient fait diſtinguer par les Amateurs, lorſque ſa Tragédie d'*Azémire* a achevé de lui concilier leurs ſuffrages. Ce n'eſt pas qu'elle ait eu & mérite un grand ſuccès; le plan eſt trop ſimple & le ſtyle trop inégal; les convenances y ſont mal obſervées; mais il eſt aiſé de voir que M. de Cheſnier auroit mieux traité un ſujet moins ingrat. Il n'a point eu

recours à ces acceſſoires bruyans & faſtueux dont s'étaie la ſtérilité ; c'eſt un mérite rare. Sa Pièce n'offre pas de mauvais goût, ſa verſification eſt ſoignée. Le rôle de d'Amboiſe bien imaginé & bien ſoutenu, & d'autres beautés de détail ont fait mettre M. de Cheſnier au rang des jeunes Poëtes dramatiques qui donnent le plus d'eſpérances. Dans un *Almanach*, dont le beſoin d'argent avoit donné l'idée, & dont la malignité s'eſt amuſée un inſtant, le nom de M. de Cheſnier, ainſi que d'autres noms très-connus, étoit confondu parmi une foule de noms inconnus. Senſible à cette injure, M. de Cheſnier l'a repouſſée auſſi-tôt par une Satyre pleine d'eſprit, d'énergie & de fierté. Cet ouvrage du moment ajoute à l'idée de ſon mérite.

CHOISI (DE). Il s'eſt borné aux Poéſies fugitives, & l'art ſingulier qu'il y a mis prouve qu'il auroit pu mieux faire. Ses Contes, ſes Epitres, ſes Fables, ſes Madrigaux & ſes Chanſons contribuent à la fortune des recueils poétiques : on les y cherche de préférence. C'eſt ſur-tout l'*Almanach des Muſes* dont il retarde la décadence de tout ſon pouvoir. Lorſqu'à des idées auſſi ingénieuſes on joint un coloris ſi brillant, ſe borner à des ſuccès de ſociété, eſt ſe rendre, par excès de modeſtie, coupable envers le Public. M. de Choiſi eſt du nombre des

Beaux-Eſprits, dont on ſouhaite voir les productions recueillies, pour l'honneur de la galanterie françoiſe.

CLÉMENT, Littérateur inſtruit & judicieux, à qui nous devons d'excellentes critiques, ſoit en vers, ſoit en proſe. Ses jugemens ne ſont pas à beaucoup près exempts de partialité ; mais ſes principes paroiſſent fondés ſur la raiſon. L'étude des Anciens lui a été très-utile ; ſa verſification pure & ſoignée atteſte la sûreté de ſon goût. Nous ſommes ſeulement fâchés pour lui, qu'à l'exemple de Fréron, il ait cherché dans de grandes inimitiés l'occaſion de faire preuve de ſes talens.

COLLIN D'HARLEVILLE. Ce nom plaît à ceux qui n'ont pas perdu le goût de la bonne Comédie.

A la Repréſentation *de l'Inconſtant*, on dût être étonné de voir dans un âge ſi tendre une raiſon ſi cultivée & des moyens ſi féconds. L'Inconſtant n'eſt point un de ces caractères déterminés qui donnent lieu à une grande combinaiſon d'idées ; c'eſt une manière d'être habituelle, qui pour être ſaiſie, ne demande pas une vue fine ni profonde, mais dont il n'appartient qu'à un goût très ſûr de bien marquer les nuances. M. Collin en a ſçu peindre pluſieurs

avec habileté ; d'autres ſemblent lui être échapées. On lui a reproché d'avoir donné à ſon perſonnage des traits communs à des caractères déjà mis au Théâtre ; on lui a auſſi reproché les défauts d'intrigue & de dénouement : mais les formes élégantes dont il a embelli ſon ſujet, le goût & l'eſprit qu'il a mis dans les détails, lui ont concilié les ſuffrages des connoiſſeurs. Ils ont conçu l'eſpoir d'un vrai talent : ſa Comédie de l'*Optimiſte* l'a confirmé. Nous ne répéterons pas ce qui a été dit ſur la ſingularité d'un caractère formé de qualités qui ſe contrarient : mais malgré qu'on retrouve encore dans cette Pièce une partie des défauts reprochés à celle de *l'Inconſtant* ; la touchante bonhomie de *l'Optimiſte*, l'attrait de ſon ſyſtême conſolateur, & le tableau des charmes de la vie privée, ont paru des moyens victorieux employés par l'Auteur pour exciter dans l'ame une douce émotion, tandis qu'il récréoit l'eſprit par les agrémens d'un dialogue vif & piquant, & par la magie d'un ſtyle auſſi brillant que naturel. M. Collin eſt devenu plus cher au Public, lorſqu'on a ſçu que les qualités du cœur étoient chez lui éminemment réunies à celles de l'eſprit.

COURNAND (l'Abbé DE). Les Pièces de vers qu'il a publiées ſuffiſent bien pour donner une idée avantageuſe de ſon talent, mais ſont

insuffisantes pour lui faire un titre de célébrité. On voit que le ton de M. l'Abbé de Lille est celui qu'il veut imiter. C'est une preuve de son goût, mais les vrais Poëtes n'imitent pas, ils créent.

CUBIERES (le Chevalier DE). Nous ne concevons pas comment après avoir fait aux Muses de grands sacrifices, joignant à d'heureux moyens tant de douceur & de modestie, M. de Cubieres, aulieu de désarmer la critique, l'a vue si fort irritée contre lui. A-t-il, par des attaques ou des prétentions, humilié l'amour propre d'autrui? A-t-il traité des sujets au-dessus de ses forces? Non. Des Pièces légères, où il a sçu réunir à-peu-près toutes les qualités qui rendent ce genre agréable, l'ont placé, dès son début, au rang des jeunes Poëtes dont on espéroit davantage; & ce qu'il a publié depuis n'a point démenti cette idée, comme ses adversaires voudroient le faire croire. A la vérité, il n'a point fait de grands ouvrages; mais qui sait s'il n'attend pas pour cela que ses moyens perfectionnés lui permettent de prendre un vol plus élevé? Nous ne parlons pas de ce qu'il a écrit en prose; peut-être, ainsi que dans quelques ouvrages en vers, des idées singulières & des choses de mauvais goût l'ont-elles mises au-dessous de lui; mais ses Poésies fugitives, si on en excepte quelques

Chanſons, lui aſſurent déja un rang diſtingué parmi les Poëtes modernes, & le rendent auſſi cher aux vrais Gens de Lettres, qu'il paroît aimable aux gens du monde. On lui a fait un reproche de ce que ſes opuſcules ſe trouvoient épars dans tous les recueils. Il nous ſemble, au contraire, que l'empreſſement des Rédacteurs à s'en emparer, eſt une preuve non-équivoque de ſes ſuccès.

Sa Comédie de la *Jeune Epouſe* (*), que nous avons eu le plaiſir de voir aplaudir à la Comédie Françaiſe, eſt un charmant tableau qui peint bien l'ame de ſon Auteur. A la vérité, le plan eſt très-ſimple, mais le ſujet eſt intéreſſant, quoiqu'il ne ſoit pas neuf. Les caractères ſont bien deſſinés, le dialogue eſt vif & facile, & le ſtyle ſage, correct & harmonieux. Cette Pièce fait deſirer que M. le Chevalier de Cubieres n'abandonne pas un champ que ſes mains peuvent fertiliſer.

D.

DAILLANT DE LA TOUCHE. Il a publié un recueil de petites Pièces de vers, où l'on a trouvé de la facilité & de la correction. En général, ces petits ouvrages de circonſtances ont peu de prix pour des Lecteurs étrangers aux petits intérêts qui les ont fait naître. Cependant, lorſ-

(*) Se vend chez CAILLEAU, rue Gallande, N°. 64.

qu'ils portent l'empreinte du talent, ils donnent à l'Auteur une réputation que des ouvrages plus importans peuvent ſeuls ſoutenir.

Le genre de l'Epigramme eſt celui pour lequel M. Daillant de la Touche montre le plus de diſpoſition.

DAMAS, Poëte qui n'a guères fait que des Epitres & des Chanſons, mais qu'il faut diſtinguer dans la foule des Poëtes qui n'écrivent que pour leurs amuſemens. On a de lui des Pièces que Dorat n'auroit pas déſavouées.

DELILLE (l'Abbé), de l'Académie Françoiſe. Ce qui le diſtingue le plus de nos Poëtes, c'eſt cette verſification heureuſe & brillante, ce ſont ces tours faciles & ſonores, ces expreſſions douces ou pittoreſques, en un mot, cette perfection de ſtyle qui ne peut être que le fruit d'un goût cultivé & d'un eſprit ſenſible au vrai beau. Cette qualité précieuſe, qui, remarquée dans ſes Odes & ſes Epitres, avoit commencé ſa réputation, développée dans les ouvrages qu'il a publiés depuis, eſt devenue la principale cauſe de ſa célébrité. Ce ſeroit être injuſte que de borner à cette qualité le mérite littéraire de M. l'Abbé Delille. En ſuppoſant que ce fût la ſeule qui le mît au-deſſus de nos autres

Poëtes. n'eſt-ce rien que d'avoir, mieux que tout autre Traducteur, fait paſſer dans notre Langue les beautés & le caractère de la Langue Latine ? N'eſt-ce rien que d'avoir vaincu, comme en ſe jouant, la difficulté de traduire les morceaux techniques avec autant d'élégance que de préciſion ? N'eſt-ce rien que d'avoir fait connoître à ceux qui ne ſavent pas la Langue Latine, ces tableaux agreſtes, ces deſcriptions piquantes & ingénieuſes, ces ſentimens tantôt nobles & élevés, tantôt ſimples & naïfs, qui gagnent à Virgile & l'amour & l'admiration de ſes Lecteurs ? Et M. l'Abbé Delille n'a-t-il pas rempli cette tâche, avec cette liberté, cette aiſance & cette fierté de touche qui n'apartiennent qu'au génie ? Quant au mérite de l'invention, il ſuffit de lire ſans partialité ſon Poëme des *Jardins* pour ne le lui pas conteſter ; il a ſaiſi dans la nature champêtre les objets les plus faits pour être embellis par l'art, & les a préſentés dans le cadre le plus riche & le plus brillant. Le plan de ſon ouvrage eſt auſſi ſimple qu'ingénieux ; il a varié ſes images, rendu ſes deſcriptions pittoreſques, & ménagé adroitement les contraſtes. On y admire ſur-tout avec quel goût & quelle délicateſſe il a ſçu vivifier les objets les plus ſtériles par des nuances de philoſophie ou de ſentiment. Si l'intérêt ne s'y ſoutient pas, c'eſt que cette qualité eſt inconciliable avec le genre

didactique ; mais tout ce que peut faire un Poëte habile, lorſque ſon ſujet intéreſſe moins, c'eſt de préſenter à l'eſprit de ſon Lecteur d'agreables acceſſoires, & c'eſt ce qu'a fait M. l'Abbé Delille ; il a tout embelli, tout fertiliſé.

DEMOUSTIER. Ses *Lettres à Emilie ſur la Mythologie*, ouvrage mêlé de proſe & de vers, ſont écrites d'un ton neuf & piquant. Ce ſont des plaiſanteries, quelquefois mauvaiſes, le plus ſouvent agréables, ſur des ſujets mythologiques. On voit que l'Auteur a de l'eſprit & une expreſſion facile. On regrette qu'un goût cultivé ne les dirige pas toujours, & qu'à côté d'une penſée fine ſe trouve une penſée commune, à côté d'un bon mot une trivialité. Cet Auteur paroît trop ſentir le prix du naturel & de la délicateſſe, pour qu'on n'eſpère pas qu'il purgera ſes écrits des défauts qui y ſont contraires.

DESFAUCHERETS. La Comédie de l'*Avare cru bienfaiſant*, qu'il a donnée au *Théâtre Français*, ne pouvoit réuſſir par le vice du plan & le peu d'intérêt du ſujet. On a vu que l'Auteur n'avoit point d'aſſez riches moyens pour ſoutenir l'attention dans le long cours de cinq actes. Chaque jour, nous voyons des hommes de beaucoup

d'eſprit échouer dans cette entrepriſe qui demande une conſtitution formée & vigoureuſe ; mais pourquoi, en attendant qu'on ait acquis cette rare qualité, (ſi toutefois la nature vous y a rendu propre,) pourquoi ne pas s'exercer dans une ſphère moins étendue, où l'on peut également plaire & intéreſſer. M. Desfaucherets connoît le prix de cette vérité. Sa Comédie du *Mariage ſecret*, qui eſt en trois actes, jouit d'un ſuccès qu'elle mérite. Quoiqu'avec peu d'action, elle a du mouvement ; l'intrigue eſt filée avec art. Il y a de la décence dans des détails où il étoit difficile de ne la pas bleſſer ; &, en général, il y a dans le fond comme dans le ſtyle, de la délicateſſe, du goût, de l'eſprit.

DESFONTAINES. Quelques Pièces qu'il a faites pour l'*Opéra* & la *Comédie Françaiſe*, l'auroient laiſſé dans l'obſcurité ; mais le Théâtre Italien a été pour lui un champ vaſte où il a fait avec diſtinction l'uſage de ſes talens agréables. Ses Opéra comiques ſont un des plus riches ornemens du Répertoire. On ſait que ce genre ne demande ni du génie, ni du jugement, ni de grandes connoiſſances, ni même une forte imagination ; mais la ſcience des effets théâtrals, l'art de l'intrigue, le goût, l'eſprit, la gaieté ſur-tout, ſont les qualités qu'il exige. M. Desfontaines ſemble les réunir ;

mais comment prononcer ſur le mérite des Auteurs d'Opéra comiques ? Ces ouvrages n'étant pas faits pour la lecture, comme on n'en peut juger que ſur ce qu'on éprouve à la repréſentation, il eſt difficile de démêler sûrement ce qu'on doit au Poëte de ce qu'on doit au Muſicien.

DESFORGES. Il paroît s'être borné à écrire pour la Comédie Italienne, & il s'eſt rendu juſtice. Les grands ſuccès qu'il y a obtenu ſont la juſte récompenſe des ſoins qu'il prend pour la gloire & la proſpérité de ce Spectacle. Ceux qui le dirigent en préviendroient la décadence, s'ils mettoient plus de goût dans le choix de leurs pièces. M. Desforges a montré dans le Drame de *Féodor & Liſinka* une ſenſibilité très-énergique : mais ce genre ne paroît pas convenir au Théâtre Italien. Ses intérêts ſont mieux ſervis par les pièces à ariettes de M. Desforges, qui ſert mieux ſa gloire par des Comédies, telles que la *Femme Jalouſe* & *Tom Jones à Londres*.

DOIGNI DU PONCEAU, Gentilhomme ordinaire du Roi. Sa Tragédie *d'Antigone*, ou la *Piété filiale*, n'a pas répondue à l'idée qu'avoient donné de lui ſes Poéſies Fugitives. Les critiques qui en ont été faites ont dû l'engager à évaluer ſes forces,

& à ſe borner à l'exercice des talens qu'on lui reconnoit.

DUBREUIL. Son Opéra *d'Iphigénie en Tauride* eſt le ſeul ouvrage qui l'ait fait remarquer. M. Piccini ayant fait la muſique, ſon ſuccès devenoit certain. C'eſt compromettre ſon jugement que de parler affirmativement du talent poëtique d'un Auteur d'Opéra. Il dépend dans ſa compoſition de tant de convenances qui lui ſont étrangères, ſon génie eſt ſoumis à tant d'entraves, que, comme nous l'avons obſervé des Auteurs d'Opéra comiques, on ne ſait ce que les idées d'autrui lui ont fait ou perdre ou gagner. Il faut cependant reconnoître qu'il eſt rare qu'on appelle des Ecrivains médiocres à la conſtruction de ces Poëmes.

DUBUISSON. Le ſort funeſte de ſes Tragédies ne lui laiſſe plus que le choix de deux partis, ou de profiter des Critiques qu'on ne lui a point épargnées & de ſe livrer à de nouvelles études dramatiques, ou de renoncer à une carrière à laquelle il ne paroît pas apellé.

Dans *Scanderberg*, ſa dernière Tragédie, il a réuni tous les défauts qui lui avoient été reprochés. Sujet ingrat, caractères mal conçus, action embaraſſée, bienſéances violées, & ſurtout ſtyle dur & verbeux,

il en faut moins pour cauſer une diſgrace complette.

Il n'en eſt pas moins vrai que M. Dubuiſſon a droit de ſe plaindre de la manière dont il a été traité par le Journal de Paris.

DUCHOSAL. Ce Poëte a débuté par des ſatyres, nous en ſommes étonnés. Outre que ce genre, pour être bien traité, demande une plume exercée, M. Duchoſal n'a ni la malignité de caractère, ni la tournure d'eſprit qu'il faut avoir pour marcher d'un pas ferme dans cette carrière périlleuſe. Nous lui faiſons compliment d'y avoir renoncé. C'eſt avec auſſi peu de vocation qu'il a fait des éloges : ſans doute cette remarque ne lui déplaira pas Dans ſon Poëme intitulé *Blanchard*, il a été Prophête : c'eſt un mérite peu commun. Ce Poëme ſingulier a des tirades ſupérieurement verſifiées : quoiqu'on ſoit en droit d'accuſer M. Duchoſal d'avoir manqué de goût dans plus d'un ouvrage, il n'en a fait aucun qui ne porte l'empreinte d'un talent peu ordinaire. En général il a de la verve & de la fécondité, même de l'originalité dans les idées comme dans le ſtile. De tems en tems les Recueils & les Journaux nous offrent de lui des Couplets piquants & des Epitres légères où il peint avec aſſez de vérité

& de préciſion les vices en crédit, & les travers que la mode a conſacrés.

DUCIS. Poëte tragique du premier rang. Il avoit atteint l'âge mûr, & étoit abſolument ignoré. Sa réputation s'eſt formée, accrue & conſolidée dans l'eſpace de quelques années, & cette réputation lui a valu le fauteuil Académique. Il a entrepris de faire paſſer ſur notre ſcène les beautés monſtrueuſes du Théâtre Anglois, & chacune de ſes hardieſſes a été couronnée d'un plein ſuccès. Nous ne ferons aucun analyſe d'un talent auſſi connu. On ſçait avec quel art & quelle énergie il nous préſente des caractères profonds & des images terribles. Si on demande à quel deſſein il fait éprouver à l'ame des ſecouſſes violentes, & quel bien moral peut réſulter des impreſſions dont elle eſt frappée par le produit d'une imagination ſans frein, nous répondrons que ces effets ſeroient dangereux chez un peuple dont les paſſions ſeroient faciles à exalter, lorſque ſes lumières ſeroient inſuffiſantes pour lui faire voir la néceſſité de les contraindre : mais pour nous qui depuis long-tems avons perdu l'habitude des fortes émotions, & qui peut-être ne faiſons de grandes choſes que lorſque de grands mouvemens nous ont mis hors de nous-mêmes, il paroit utile que ces mou-

vemens extraordinaires nous rapellent qu'il y a quelque choſe au-delà des limites dans leſquelles notre froide raiſon nous a concentrés. Il eſt bon que nous ſachions que c'eſt des grands déſordres que naiſſent les grandes vertus, & que mis à portée de meſurer l'étendue de nos facultés morales, nous ſoyons tentés de voir juſqu'où leur uſage pourroit nous conduire.

DUFRESNOY (Madame). Elle a le courage de braver le ridicule que la ſottiſe tâche de répandre ſur les *Femmes Auteurs*, & le Public lui tient compte du ſoin qu'elle prend de contribuer à ſes plaiſirs. Sans doute, on doit rire aux dépens des femmes, qui, pour montrer de l'eſprit, empruntent celui des autres, & penſent qu'on acquiert la propriété d'un ouvrage, en y mettant ſon nom; on doit rire auſſi des femmes qui pour avoir apris quelques règles de la verſification, lorſque leur tête ne leur fournit que les idées communes aux perſonnes de leur ſexe, ſe croient dignes de figurer au Parnaſſe. Sortir de l'état paiſible du ménage pour courir la bruyante carrière du bel-eſprit, eſt ſans doute une témérité; mais, quand on la ſoutient par des moyens brillans; quand on intéreſſe par la peinture des ſentimens qu'on a éprouvés; quand, donnant l'eſſor à une imagination riante, on plaît

par le charme de ſon langage & par ſes ingénieuſes ſaillies; alors, en même tems qu'on jouit, on fait jouir les autres; ce qui n'eſt point un mérite commun. C'eſt ainſi que *Madame Dufreſnoy* va du plaiſir à la gloire, en même tems qu'elle honore ſon ſexe. Ses Poéſies ont de l'agrément & de la facilité. La petite Pièce de l'*Amour exilé des Cieux*, qu'on vient de jouer au *Théâtre Français*, a de jolis détails, & fait déſirer qu'elle perfectionne ſes études dramatiques.

Madame Dufreſnoy, en s'empreſſant de payer ſon tribut poétique aux talens célèbres, fait juger également de ſon cœur & de ſon eſprit.

F.

FALLET. Nous avons de ce Poëte une Tragédie intitulée *Tibère & Sérénus*, qui a eu du ſuccès (*). Il n'en a pas été ainſi de ſa Tragédie *d'Alphée & Zarine*, vicieuſe dans ſon plan & foible dans ſes détails. Le ſtile a paru trop négligé & les bienſéances peu reſpectées; cependant M. Fallet ne doit pas perdre l'eſpérance de recouvrer les bonnes grâces du Public, toujours diſpoſé à accueillir les talens modeſtes. Il a trop le caractère qui convient à un homme de lettres, pour qu'on ne doive pas comp-

(*) Elle ſe vend chez CAILLEAU, Libraire & Imprimeur, rue Gallande, N°. 64.

ter ſur ſes moyens. Il s'étoit diſtingué dans ſon début par des poéſies fugitives dont pluſieurs méritent d'être conſervées, & on voit toujours avec plaiſir la Comédie *des deux Tuteurs*, qu'il a donnée au Théâtre Italien.

FAVART. C'est de tous les Auteurs d'Opéra-comiques, celui qui paroît avoir le mieux ſaiſi l'eſprit de ce genre. Il connoiſſoit le génie françois & a ſçu le flatter par la peinture de ces riens charmans, qui n'appartiennent qu'à nous, & que nous ſçavons ſi bien faire valoir. Les idées agréables que font naître l'amour & le plaiſir, lui étoient familières ; auſſi aucun Poëte n'a mérité par plus d'ouvrages d'agrément, la reconnoiſſance des gens du monde. Malgré ſon extrême facilité à écrire, il ne manque pas de correction. Il a répandu ſur les ſujets qu'il a traités, du naturel, de la fineſſe, de la gaieté, & ſur-tout cette fleur d'eſprit qui donne de la grâce aux moindres choſes. Le ton précieux & maniéré de la plupart de ceux qui ſuivent la même carrière font mieux ſentir le prix de ſon talent.

FENOUILLOT DE FALBAIRE. Ceux qui ont proſcrit le genre des *Drames* ou *Comédies Bourgeoiſes*, ſemblent avoir fermé les yeux ſur le mérite des Auteurs qui ont cultivé ce genre-là, &

M. de Falbaire a été un de ceux qu'on a traité avec le plus de rigueur, ſans doute en raiſon de ſa modeſtie & de ſon extrême douceur ; car ceux des gens de Lettres qui n'ont pas ces qualités nuiſent beaucoup à ceux qui les poſſédent. Quand on n'eſt point initié dans l'hiſtoire ſecrette des Auteurs on n'imagine pas tout ce que l'orgueilleuſe médiocrité invente pour arrêter l'eſſor des talens : on ſait ſeulement l'effet que peut produire l'arme du ridicule dont ſe ſervent à l'aiſe les ſatyriques & quelques journaliſtes qui, au mépris de la confiance publique, dégradent leurs fonctions. M. de Falbaire que des déſagrémens ont pu écarter de la Littérature, l'a honorée, & a bien mérité du Public, par le courage qu'il a eu d'écrire à l'avantage des mœurs, dans un tems où c'étoit ſe rendre ridicule. Son Drame de *l'Honnête Criminel*, par l'expreſſion du ſentiment le plus énergique, excite le plus vif intérêt, malgré le défaut d'action, ce qui prouve un vrai talent. La Comédie des *Deux Avares*, qu'on revoit avec plaiſir au *Théâtre Italien*, prouve auſſi qu'il ſait écrire dans plus d'un genre.

FEUTRI. Il y a long-tems qu'on ne parle plus de ce Poëte, qui ne mérite pas ſon obſcurité. Dans le tems où des Poëtes rivaux avoient adopté le genre de l'Héroïde pour y déployer les richeſſes

de leur imagination & s'y livrer avec abandon au déſordre de leur ſenſibilité, M. Feutri ſe diſtingua dans cette lutte où le talent ſembloit donner ſa meſure. Son petit Poëme des *Tombeaux* & celui du *Temple de la Mort* ſont écrits de ce ſtyle mélancolique, qui portant le trouble dans l'ame du lecteur, l'invite à la méditation. Des penſées nobles & philoſophiques y ſont exprimées avec force, & de tems en tems des vers énergiques y naiſſent de la ſublimité du ſujet. Pourquoi nos jeunes Poëtes, au lieu d'éparpiller, pour ainſi dire, leur eſprit dans une foule de petites pièces ſans caractère, ne renferment-ils pas leurs idées plus aprofondies dans des cadres plus impoſans. Par-là ils ſe rendroient plus dignes de s'exercer dans la haute Poéſie. Une ſuite de petits Poëmes qui intéreſſeroient en même-tems l'ame & l'eſprit du lecteur, vaudroient bien ces collections d'opuſcules variés, mais inſignifians, dont les Auteurs paroiſſent être ſans caractère.

FLINS (de). Des Auteurs de Poéſies fugitives qui font part au Public de ce qui les a intéreſſé ou amuſé, c'eſt un de ceux qui nous plaiſent davantage. Ses idées ſont fines & délicates, & ſon ſtyle léger & gracieux eſt celui d'un homme qui a autant de goût que d'eſprit.

FLORIAN. (le Chevalier de) Quoique cet Académicien ſoit plus connu par ſa proſe que par ſes vers, il nous paroît plus juſte qu'il ſoit mis dans la claſſe des Poëtes que dans celle des Proſateurs. Tous ſes écrits portent l'empreinte du genre poétique le mieux caractériſé. Dans ſa proſe, quelle richeſſe d'expreſſions! quels tours nombreux & ſonores! quelle abondance d'images! quelles charmantes ou magnifiques deſcriptions! Dans ſes vers, ſous quelles formes ſéduiſantes le ſentiment ſe reproduit! Quelle douce mélancolie! quel ton naïf & touchant! quelles idées fines & délicates! On ne pent réunir un goût plus épuré, une imagination plus féconde & une ſenſibilité plus exquiſe. L'églogue de *Ruth* eſt un de ces tableaux qui paroiſſent dérobés à l'âge d'or. Ses petites pièces de théâtre ſont d'un genre neuf & gracieux. Les paſſions douces y tiennent un langage ſi vrai & ſi ingénu, qu'en l'écoutant le rire & les larmes ſe confondent: mais ſes Romances nous paroiſſent avoir plus que ſes autres Poéſies les qualités brillantes qui font le charme de ſes écrits.

FORGEOT. Ce Poëte qui ne paroît pas prétendre aux dangereuſes faveurs de la renommée, ſoit par goût, ſoit par raiſon, ne s'eſt point encore élevé juſqu'à trois actes dans ſes travaux dramatiques;

tiques; auſſi recueille-t-il tout le prix des ſuccès faciles, tandis que des eſprits plus ambitieux ſont livrés à la honte de leur impuiſſance. Il a l'art de plaire dans de jolies bagatelles, ce qui vaut mieux que d'ennuyer dans de grands ouvrages. L'intrigue et le dénouement de ſes pièces ont de l'adreſſe & de la facilité. Son dialogue vif & ſaillant, & une gaieté fine & ſpirituelle, le rendent très-propre à amuſer un inſtant les perſonnes dont un goût délicat rend les amuſemens difficiles.

FRAMERI. (de) Auteur de *la Colonie*, & d'autres jolis Opéra comiques. Ses Bergers ont un peu de l'eſprit de la ville, comme il convient aux Bergers d'Opéra; mais il ſied d'autant mieux à M. de Frameri de créer de ces êtres factices, qu'étant muſicien agréable, il peut les vivifier par le feu d'une double compoſition.

FRANÇOIS DE NEUF-CHATEAU. Sa Muſe a été précoce, & lui a valu plus d'éloges dans ſon adoleſcence qu'il n'en a obtenu depuis. M. de Voltaire même lui a payé ſon tribut. Si M. de Neufchâteau n'a pas pris un vol plus élevé, c'eſt qu'il a cru peut être que la Poéſie étoit un art inſuffiſant pour fixer les vœux & le travail d'un eſprit jaloux de ſe rendre utile.

G.

GAUDE (Auguſte). Ses Poéſies fugitives ſont du petit nombre de celles qui fixent les ſuffrages des Amateurs, & mettent leur Auteur au rang des Poëtes dont on eſpère le plus.

GERSAIN, Auteur de l'Opéra de *Roſine*, ou *l'Épouſe abandonnée*. Comme il eſt très-jeune, nous attendons qu'il réaliſe les eſpérances qu'il nous a données de ſon talent.

GINGUENÉ. Ce Poëte paroît avoir le ſentiment de la belle Poéſie ; il a de la verve & de l'imagination. De tems en tems, ſes vers ſatyriques nous rapellent la manière de Gilbert ; mais cet effor d'un eſprit exalté par des ſituations momentanées, peut changer avec elles. Alors nous aimons & nous recherchons un talent qui étoit prêt à ſe faire haïr. M. Ginguené paroît trop ſentir le prix des plaiſirs qu'offre la nature à ceux qui veulent la peindre, pour leur préférer les diſgraces qui s'accumulent ſur la tête des Auteurs de Satyres perſonnelles ; le ſort de nos modernes Ariſtarques doit être effrayant pour tout autre que celui à qui il ne reſte ni bien, ni vertu.

GROUVELLE. C'eſt ſur-tout par ſes Odes qu'il s'eſt fait une réputation. Quelquefois ſes idées s'élèvent à la hauteur de ſon ſujet; mais ſon enthouſiaſme ne ſe ſoutient pas, & une métaphyſique trop abſtraite ſuſpend l'intérêt, qui ne peut être excité que par des ſentimens & des images. Sa Comédie de l'*Épreuve délicate* n'a pas eu de ſuccès. Il n'en n'eſt pas moins reconnu pour un Poëte d'un talent diſtingué, capable de nous rappeller par ſon énergique préciſion l'art de Rouſſeau, dont les imitateurs ſont ſi éloignés.

GUDIN DE LA BRENELLERIE. Parce qu'il eſt Secrétaire de M. de Beaumarchais, on veut abſolument qu'il ait part aux ouvrages de celui-ci; on ne peut voir cependant deux eſprits plus opoſés. Le genre grave eſt celui dans lequel M. Gudin s'eſt exercé, & ce ſeroit une injuſtice que de le confondre dans la foule des Poëtes obſcurs. Sa Poéſie eſt ſouvent noble & majeſtueuſe; elle eſt preſque toujours l'expreſſion d'un ſentiment que l'Auteur voudroit faire paſſer dans l'ame de ſes Lecteurs. C'eſt peut être le ſigne le plus sûr du génie poétique. M. Gudin, comme tant d'autres Poëtes qui n'ont qu'annoncé leur talent, ne donne à la Littérature que le peu de tems que lui laiſſent ſes occupations; il ne tardera pas à tomber avec

eux dans un oubli profond ; car le Public n'eſt que trop porté à négliger ceux qui le négligent. Nous ne dirons rien de ſes ouvrages dramatiques, puiſqu'il eſt évident que ce genre n'eſt pas le ſien.

GUICHARD. Il y a long-tems que ce Poëte eſt connu par ſes Poéſies fugitives, qui ont de la grace & de la préciſion. Ses Epigrammes ſont des meilleures que nous ayons ; ſes Contes libres ſont écrits d'un ton facile & agréable, & ſes Opéra comiques ſont faits dans le véritable eſprit de ce genre. Le *Bucheron* ſur-tout mérite le ſuccès qu'il a eu.

GUIETAND, Poëte léger & facile, dont les ouvrages modeſtes embelliſſent les recueils périodiques. Le caractère Français s'accommodant aſſez de ces jeux d'eſprit qui l'amuſent ſans l'occuper, nous répéterons que ceux qui y réuſſiſſent le mieux ont des droits à ſa reconnoiſſance.

GUILLARD. *Iphigénie en Tauride*, *Électre*, *Chimène*, *les Horaces*, *Œdipe à Colonne*, tels ſont les ouvrages lyriques dont il a enrichi le Théâtre de l'Opéra. On s'accorde aſſez pour reconnoître en lui un talent précieux pour ce genre ſublime, & ſon ſtyle a été trouvé digne d'exercer

le génie de ces célèbres Muſiciens, à qui Paris & la Cour ont dû leurs plus grands plaiſirs.

H.

HOFFMAN. Ses petites Poéſies ſeront miſes au rang des preuves de notre ſupériorité dans ce genre. Le ſentiment, l'eſprit & le goût, qui ſont les trois qualités dont la réunion fait le charme de la Poéſie légère, ſont celles qui ont valu à M. Hoffman des encouragemens & des éloges.

I.

IMBERT. C'eſt un des Poëtes qui honorent le plus la Littérature Françoiſe. Son Poëme du *Jugement de Pâris* offre un ſujet ſi connu & ſi ſouvent traité, qu'il falloit un vrai talent pour lui donner un air de nouveauté. L'Auteur joint dans cet ouvrage au mérite d'une invention piquante, celui de la plus ingénieuſe exécution. Il eſt léger, ſaillant & naturel. Ses Fables, ſes Contes & ſes Hiſtoriettes ſont une ſource d'amuſement pour les lecteurs qui veulent que l'inſtruction ſoit pour eux un plaiſir. Un ſentiment délicat, des graces naïves, des idées tantôt fines, tantôt naturelles; une imagination féconde & une agréable variété ſont répandus dans preſque

tous ſes ouvrages ; mais l'extrême facilité avec laquelle il paroit écrire, ne peut manquer de donner des défauts à ſon ſtyle. On y trouve par fois des longueurs & de l'obſcurité ; & un ton précieux s'y mêle de tems en tems au ton naturel. M. Imbert a trop de goût pour n'avoir pas apperçu ces défauts qui peuvent diſparoître en partie dans une nouvelle édition de ſes œuvres. Avec les qualités qui le diſtinguent, il ne pouvoit manquer de réuſſir dans *la Comédie :* il a porté dans ce genre l'eſprit, la fineſſe, & ſurtout la gaieté qui animent ſes autres ouvrages, Sa Comédie du *Jaloux ſans amour* a eu un brillant ſuccès, & ſoutiendra longtems ſa réputation.

L.

LABLÉE. Malgré les éloges qu'il a reçus dans les feuilles périodiques les plus eſtimées, ſurtout pour ſes romances, ſans des motifs qui ont la gloire des Lettres pour objet, il n'auroit point eu place dans cette notice.

Il avoit fait un choix d'*Opuſcules*, fruits de ſa première jeuneſſe, & les avoit publiés il y a trois ans ſous le titre d'*Etrennes d'Amour :* mais on lui a fait ſentir qu'un Auteur gagne rarement à donner un titre modeſte à ce qu'il publie. Outre le peu de con-

ſidération qu'il ſe prépare, outre qu'il provoque l'oubli toujours prêt à s'emparer des nouveautés ; ſes ennemis ou ſes envieux, s'il en a, ſont prêts à lui faire payer par le ridicule le prix de ſa modeſtie. M. Lablée dédommagé d'ailleurs par deux éditions de ſes *Etrennes d'Amour*, a pris le ſage parti de renoncer aux charmes de la Poéſie; & quoiqu'il eût à achever des pièces plus étendues & plus ſoignées que celles qu'il avoit fait paroître, il connoiſſoit trop bien l'alternative du danger ou de l'inutilité de ce genre de travail, pour être tenté de s'y livrer encore. Nous ſavons que dès ſes premiers pas dans la carrière, il ne dût s'appercevoir que des efforts que firent ſes confrères pour l'en écarter, en cela plus jaloux de ſon repos que lui-même. Il paroît néanmoins qu'il y oppoſa de la réſiſtance, d'après ces Vers extraits d'un de ſes manuſcrits :

Oui, c'eſt envain que les fils d'Apollon,
Dans leurs dédains, veulent briſer ma lyre ;
A leur banquet, ſur le ſacré vallon,
On me verra, fier du plus beau délire.....
. . . . . .

Il doit être conſolé en voyant ceux qui l'ont écarté de la lice, déſavoués par Apollon, frapper en vain à la porte du Temple de la Renommée, qui ne s'ouvrira jamais pour eux.

Nous croyons lui devoir d'inſérer ici une de ſes Pièces dont le Journal de Paris n'a point fait uſage, parce que, lui a-t-on dit, elle manquoit de Poéſie.

UN ROMAIN A SA FEMME.

Si les ſoins, les ennuis ne troublent plus ma vie,
De mille voluptés ſi mon ame eſt remplie,
Camille, c'eſt depuis que je vis ſous tes loix.
Rapelle-toi l'inſtant qui fixa notre choix ;
Tous les deux iſolés au ſein de l'infortune,
Notre plainte à l'Amour ne fut pas importune.
Hélas ! à cet enfant je faiſois mes adieux ;
Je te vis, je t'aimai, te plus & fus heureux ;
Par un charme inconnu je me ſentis renaître.
Mais de tant de bonheur j'étois digne peut-être.
Rien n'a pu de mon front altérer la fierté ;
Vingt ans j'ai combattu le deſtin irrité,
Je ne ſuis pas ſans gloire, & ſi Camille eſt belle,
Si chaque jour elle offre une grace nouvelle,
Si tous nos Chevaliers de mes droits ſont jaloux,
Sans titre ai-je obtenu le rang de ſon époux ?
Plébéïen, ſous les yeux de la Nobleſſe altière,
N'ai-je pas conſervé mon mâle caractère ?
Je pouvois, comme un autre, en chants harmonieux
Célébrer les Héros, & les Rois, & les Dieux ;
Mais, quand de nos Auteurs les troupes faméliques,
Du palais de Mécène aſſiégoient les portiques,
Ou portoient à Céſar un hommage vendu,
A-t-on trouvé mon nom dans leurs noms confondu ?

A de fades Beautés, à de froides Maitreſſes,
M'a-t-on vu quelquefois prodiguer mes tendreſſes?
Même, lorſque Julie, indigne de pitié,
Croyant venger l'Amour, outrageoit l'Amitié,
Imprudent! n'ai-je pas, d'une main careſſante,
Voulu tarir les pleurs de ſa haîne impuiſſante?
Et n'ai-je pas fait grace à ces vils ennemis,
Enfans abandonnés, par la honte flétris,
Qui, maintenant ſoutiens de tavernes obſcures,
Y répandent le fiel de leurs bouches impures;
Mais, dans le champ d'honneur, Athlète glorieux,
Si je parus ſenſible autant que généreux,
Déſormais je veux vivre à l'abri des orages.
Bientôt de notre amour j'aurai de nouveaux gages;
Camille! père, époux, que ces noms me ſont chers!
Que j'aime à reſpirer dans cet autre univers!
Déja je n'entends plus, au-deſſus de nos têtes,
Gronder des paſſions les brûlantes tempêtes:
Mes Pénates ſont loin des frêlons, des ſerpens.
Déchaînés contre nous, hélas! ſi les Autans
De mon humble foyer vouloient forcer l'entrée,
Que ſur mon ſein Camille, étroitement ſerrée,
L'œil humide, les bras étendus vers les Cieux,
Atteſte l'injuſtice ou l'équité des Dieux!

Comme il étoit décidé que M. Lablée ſeroit éternellement puni du crime d'avoir fait *quelques vers*, on a dit très-ingénieuſement dans *l'Almanach des Grands Hommes*, qu'il étoit le plus ſûr appui des Boulevards, auxquels il fourniſſoit des Pièces; quoiqu'il n'ait fourni aucune Pièce aux Boulevards; & qu'il avoit fait un Proverbe en ſociété avec M. *la Buſſière*; quoiqu'il n'ait jamais fait de Proverbe, & ne

connoiſſe pas M. *la Buſſière* : mais ces excellentes plaiſanteries n'en ſubſiſtent pas moins ; elles n'en ſont pas moins les délices de la bonne ſociété, qui aime à voir qn'onpuniſſe ainſi les Auteurs qui l'am uſent, & on n'en a pas moins lu dans la *Gazette de Leyde* que le *petit Almanach*, plein de ſel & de plaiſanteries, avoit porté aux faiſeurs de petits vers un coup dont ils ſe releveroient difficilement. Malgré cela, nous dirons que le ſingulier Auteur de cette brochure eſt un homme de beaucoup d'eſprit, plus agréable dans ſa converſation, qu'il l'eſt dans ſes écrits polémiques.

LA FÉRANDIÈRE (Madame la Marquiſe DE). Les recueils Poétiques ſont la lice dans laquelle nous la voyons s'exercer ; & l'Apologue eſt le genre qu'elle cultive de préférence. Comme il eſt un de ceux où le coloris n'eſt qu'acceſſoire, & qui pour être bien traités demandent un grand fonds d'idées ; les ſuccès de Madame de la Férandière doivent la mettre au-deſſus des Femmes-Auteurs, plus riches par l'expreſſion que par la penſée. Son ſtyle eſt pur & ſoigné. Le ton du ſentiment s'y joint à celui de la raiſon pour faire valoir en même-tems la cauſe de l'humanité & celle de la vertu. Ce digne emploi de ſes talens sjoute encore à l'idée de ſa ſupériorité.

LA HARPE (DE). Ses talens l'ont rendu digne d'avoir un grand nombre d'adverſaires, & il ſemble que ſa gloire s'eſt accrue par les efforts même qu'ils ont faits pour la détruire. M. de Voltaire le préféroit réellement à tous ceux qu'il voyoit concourir pour le Trône Poétique, & M. de la Harpe, animé par le ſuffrage de ce grand homme, & ſoutenu par ſes conſeils, s'eſt effectivement élevé au-deſſus du commun de nos Ecrivains. Nous n'entreprendrons pas de fixer le mérite particulier de ſes différens ouvrages, il nous ſuffit de dire que doué d'un eſprit fécond, & connoiſſant parfaitement les ſecrets de ſon art, il a tiré le plus grand parti de ſes qualités naturelles & acquiſes. La ſageſſe de ſes plans, ſon goût dans la diſtribution des ornemens, le choix de ſes expreſſions, la pureté de ſon ſtyle, & en général l'application intelligente de ſes excellens principes, voilà ce qui le diſtingue le plus. Ses Tragédies de *Warwick* & de *Philoctete*, ont rappellé la manière de nos célèbres Tragiques, ſurtout de Racine. Nous avons peine à croire que, poſſédant un fonds auſſi riche, M. de la Harpe cherche dans un amour-propre exceſſif de nouveaux moyens de ſe faire valoir Le zèle actif avec lequel il a cultivé & profeſſe les Lettres, & les ſervices qu'il a rendus & rend encore à ceux qu'il croit en état de les honorer; ne prouvent-ils pas que le ſentiment de ſa

gloire perſonnelle eſt ſubordonné à un intérêt plus noble & plus général?

LA MONTAGNE. Quoique l'Ambigu-Comique & les Variétés ſoient les Théâtres qui l'ont exercé le plus, ſon génie poétique mérite que nous en parlions avec éloge. Nous diſons *ſon génie poétique*, parce que nous croyons qu'il le poſſède. S'il ne paroit pas connoître les reſſorts compliqués par le moyen deſquels on produit au Théâtre de grands effets, il connoit du moins l'art d'intéreſſer par de beaux détails. La *Théâtromanie* & *l'Enthouſiaſte* ſont des Pièces où l'on trouve de la nouveauté dans le plan, de l'originalité dans les perſonnages, du comique ou de l'intérêt dans les ſituations, de la chaleur & de la facilité dans le ſtyle. A la vérité le défaut d'action, l'invraiſemblance ou la bizàrrerie des événemens, l'inégalité de tons, & des traits de mauvais goût, donnent de l'avantage à ceux qui ont voulu arrêter l'eſſor de ce talent peu commun. Peut-être ſi M. la Montagne eût vêcu dans la même ſituation que certains Ecrivains renommés, s'il eût été auſſi bien ſecondé, il ſe ſeroit livré à l'étude des principes, auroit perfectionné ſon goût & donné à ſon ſtyle des formes plus égales. Alors il auroit fait plus fréquemment de ces *Vers de feu* qui annoncent la preſence d'un Poëte. Quoiqu'en général il domine un

mauvais ton dans ſa Pièce du *Café de Rouen.*, le caractère en eſt vraiment comique, & elle produit l'effet qu'on doit attendre de la Comédie : elle fait rire par la peinture du ridicule. *La Phyſicienne* a paru trop tard au *Théâtre François*, les traits plaiſans n'étaient plus que de la trivialité : cependant il faut toujours y reconnoître la piquante originalité qui diſtingue M. la Montagne.

LANTIER (DE). Des Comédies qu'il a données au Théâtre François, celle de l'*Impatient* a le plus réuſſi. Elle eſt trop connue pour que nous en rappellions les qualités. La touche de cet Auteur n'eſt pas vigoureuſe, mais elle eſt facile & ſpirituelle: ſon dialogue eſt vif & léger; tous ſes acceſſoires tendent vers l'objet principal, & ſes moyens comiques paroiſſent dirigés par le goût. Serions-nous injuſtes en diſant qu'il ne devroit pas s'étendre au-delà de trois actes. Aucun Auteur n'a peut-être plus que lui le droit de ſe plaindre du Parterre François. Sa Comédie de *l'Inconſéquent* a été arrêtée à ſon ſecond acte. La marche étoit lente & froide; mais le talent de M. de Lantier s'étoit annoncé, & beaucoup de ſpectateurs ont vu avec peine, mais avec réſignation, que l'eſpérance de leur plaiſir leur étoit enlevée. Pour cette fois les efforts de la cabale ſe manifeſtoient. Nous obſerverons auſſi que la toile a été

trop-tôt baiſſée, au lieu que nous avons vu dans des circonſtances plus orageuſes MM. les Comédiens reſter en ſcène avec une conſtance dont nous étions étonnés. Ce qui a peut-être déterminé la chûte de *l'Inconſéquent*, a été d'entendre M de Lantier, qui eſt un militaire décoré, faire une longue apologie de ſon état, & c'étoit dans le tems où le Palais de Juſtice étoit environné de ſoldats.

LAUJON (DE). Poëte lyrique d'une très-grande réputation : il la doit moins à ce qu'il a fait pour l'*Opéra*, & pour le *Théâtre Italien*, qu'à ſes Chanſons, genre pour lequel il a un talent décidé. Le bon goût ne s'accomode pas toujours de ces épanchemens de la gaieté Françoiſe, mais qu'importe : c'eſt ainſi qu'on plaît au grand nombre, & c'eſt par ces bagatelles qu'on gagne dans le monde en plaiſirs, autant qu'on perd en conſidération dans les Lettres.

LAUS DE BOISSI (DE). Beaucoup de Contes, d'Épitres, d'Épigrammes, & d'autres Poéſies légères l'ont rendu agréable aux uns, & inſupportable aux autres. Nous ne déciderons pas entre ſes apologiſtes & ſes critiques : nous avons lu de lui des Pièces très-gaies & d'une verſification leſte &

piquante, & nous le laiſſons à la place qui eſt due à ſa réputation.

LAPLACE (Pierre DE). Sçavant Traducteur du Théâtre Anglois, & de quelques Romans eſtimés, tels que *Tom Jones*, & l'*Orpheline Angloiſe*.

Il a donné au Théâtre François des Tragédies & des Comédies qui ne ſont pas les plus beaux titres de ſa gloire, quoiqu'elles ſoient la preuve de grands talens, & de grandes connoiſſances dans l'art dramatique. *Véniſe ſauvée* eſt la plus eſtimée de ſes Pièces. Le même nom de Laplace ſe trouve dans les recueils au bas d'une foule d'Epigrammes d'inégale valeur, parmi leſquelles il s'en trouve de très originales. Cet art de renfermer dans un cadre précis une idée ſaillante, ne nous ſemble pas difficile, mais n'en eſt pas moins agréable.

LEBAILLY. Ce jeune Poëte a publié un volume de fables (*), dans leſquelles, ſi on ne découvre pas les fruits d'uue longue étude, on trouve du moins le genre d'un vrai talent. La naïveté s'y allie à la fineſſe; & lorſque l'idée eſt commune, un coloris brillant la relève. M. Lebailly a ſenti qu'il falloit plaire pour ſe faire long-tems écouter; & que ſi c'eſt en répandant des ſentimens & des images ſur ſes

(*) Imprimées chez CAILLEAU, rue Gallande, N°. 64.

narrations qu'on en ſoutient l'intérêt ; les graces & l'harmonie du langage y ajoutent un charme qui rend la ſéduction complette. La verſification facile & nombreuſe de M. Lebailly nous fait deſirer qu'il ſe livre à de nouvelles productions.

LEBLANC. Sa Tragédie des *Druides* auroit ſuffi pour l'illuſtrer : ce n'eſt pas que le plan & l'intrigue ne ſoient vicieux, & qu'on n'y trouve des intérêts contradictoires, des évenemens invraiſemblables, des ſcènes longues, & des déclamations ; mais il y a en général de la nobleſſe dans les ſentimens, de l'élévation ou de la profondeur dans les idées, de la hardieſſe dans les opinions, de la fierté & de l'énergie dans le ſtyle. Cette Pièce attache plus par le dialogue que par les faits, ce qui, nous l'avons déjà dit, eſt la preuve d'un grand talent; mais c'eſt un talent dont l'application n'eſt pas ce qu'elle devroit être.

LEBRUN (Denis). Ses Odes ſeules l'ont fait mettre au rang de nos Poëtes dont le talent n'eſt pas conteſté : il s'y montre ſouvent l'égal de J. B. Rouſſeau. Elles ſont pleines de Poéſie, & reſpirent le plus noble enthouſiaſme. Le recueil de ſes ouvrages ſera du petit nombre des livres faits pour échapper à l'oubli.

LEFEVRE.

LEFEBVRE. Lors de la repréſentation de ſa Tragédie de *Zuma*, on avoit conçu les plus grandes eſpérances de ſon talent, mais il ne les a pas encore remplies. Nous avons un grand nombre de Poëtes Tragiques qui ſe ſont annoncés avec plus ou moins de diſpoſitions, nous n'en connoiſſons guères dont la gloire ait acquis de la conſiſtance.

LEMIERE, de l'Académie Françaiſe. Ceux qui le jugent ſans partialité lui accordent beaucoup d'eſprit, même du génie, ce qu'on remarque juſque dans ſes Poéſies légères. Ses Poëmes & ſes Tragédies ſont écrits d'un ton noble & impoſant. Ses vers où le travail ſe fait ſentir, ſont ſouvent dénués de douceur, de pureté, même de clarté; mais le plus ſouvent ils ſont énergiques. On ne peut auſſi lui refuſer le talent de la Poéſie technique, qualité qui prouve que l'art de la verſification ne lui eſt pas ſi étranger. Sa Tragédie d'*Hypermneſtre* & celle de la *Veuve du Malabar*, qui ſont ce qu'il a le mieux écrit, répondent ſuffiſamment au reproche qui lui a été fait de la froideur & de la dureté de ſon pinceau. La chaleur ſoutenue d'un ſentiment profond y répand le plus vif intérêt, & l'imagination s'y plaît à voir les grands tableaux dont il a ennobli ſes ſujets. Ceux qui blâment l'emploi fréquent qu'il a fait, ainſi que M. Ducis,

des coups de Théâtre & de la Pantomime, ſemblent ignorer que l'Art a plus d'un moyen pour parvenir à ſon but, & que tel qui n'eſt point organiſé de manière à être ému par la peinture éloquente d'un ſentiment vrai, ſaiſi par l'apareil d'un ſpectacle impoſant, ſe trouve dans la ſituation où l'Auteur avoit beſoin qu'il fût pour l'impreſſion qu'il veut lui laiſſer.

LEMONNIER. Ce qui l'a le mieux fait connoître, eſt d'avoir donné à l'Opéra le Ballet de *l'Union de l'Amour & des Arts*; à la Comédie Françaiſe, le *Mariage clandeſtin*; à l'Opéra-Comique, le *Maître en Droit* & le *Cadi dupé*. C'eſt aſſez pour un eſprit peu jaloux d'une gloire étendue, & M. Lemonnier doit avoir recueilli le fruit de ſes ſuccès, ſans avoir ſouffert des attaques de l'envie.

LÉONARD. On a vu mettre cet Auteur aimable & modeſte dans la foule des noms inconnus, par un Bel-Eſprit qui ſe donne pour homme du monde chez les Auteurs, & pour Auteur chez les gens du monde, mais qui, dit-on, a été éconduit des deux côtés. Quelque deſtructive que ſoit la malignité, il y a des réputations que ſes efforts ne peuvent altérer. Celle de M. Léonard eſt de ce nombre. Ses Paſtorales, ſes Idylles & ſes petits

Poëmes champêtres ſont des modèles de délicateſſe & de goût. Ses vers faciles ſont pleins de douceur & d'aménité. La Poéſie deſcriptive reçoit entre ſes mains les formes les plus agréables. Tout ce qu'il a écrit porte l'empreinte de cette tendre mélancolie, qui fait le plus beau charme des vers. Le titre de *Geſner Français* apartient à M. Léonard, comme celui de *Tibulle* à M. de Bertin, & celui d'*Ovide* à M. de Parni. La vue de leurs intéreſſans tableaux fait naître ou réveille des idées de volupté qu'aucun fiel n'empoiſonne, & leurs vers purs ſemblent être une expiation de l'uſage ſacrilége que, depuis vingt ans, des Zoïles ou des Ciniques ont fait de la Poéſie Françoiſe.

LEPRIEUR. S'il a peu écrit, il a fait de trop jolies Pièces pour ne pas être mis au rang de nos Poëtes. La plûpart de ſes Poéſies légères ſe ſont perdues dans les recueils où les Connoiſſeurs ont du plaiſir à les chercher. Il y a beaucoup de fineſſe & d'eſprit dans ſes Chanſons, qui ſont du meilleur genre, & dont pluſieurs ſont chantées tous les jours, ſans qu'on en connoiſſe l'Auteur.

M.

MAISONNEUVE (DE). De belles Epîtres, dont les recueils s'étoient enrichis, avoient préparé ſa réputation. Elle a été conſacrée par le grand ſuccès de ſa Tragédie de *Roxelane & Muſtapha*. Un grand fond de ſenſibilité & une verſification brillante ſont la principale magie de ſon talent. On n'oubliera pas pluſieurs vers de ſentiment qui ont été ſi aplaudis. Les morceaux où il paroît ſupérieur à tous nos Poëtes, & qui excitent le plus vif enthouſiaſme, ſont ceux où il exprime le déſeſpoir ou l'abandon d'une ame accablée ſous le poids d'une cruelle injuſtice, ou alarmée à la vue d'un danger preſſant; & ceux où il peint les charmes & les reſſources d'une amitié héroïque. Quoique ſa Tragédie d'*Odmar & Zulna* offre de moins beaux détails que ſa première, on n'en attend pas moins de ſon génie, s'il profite, comme il y paroît diſpoſé, des critiques qui ont été faites de la contexture de ſes Pièces.

MARÉCHAL, plus connu ſous le nom du *Berger Sylvain*, qu'il a pris ſans doute pour annoncer ſon caractère dans les Lettres. Auſſi n'a-t-il pas été heureux lorſqu'il a voulu en ſortir.

Il n'avoit pas vingt ans, & ſes Poéſies anacréontiques avoient déja fait fortune. Dans le nombre de celles qu'il a faites depuis, il s'en trouve de plus jolies que ſes premières; mais ſa réputation n'y a rien gagné. Il en a publié différens recueils, où l'on remarque ſur-tout des Romances très-intéreſſantes. Cependant, aucun de ces recueils ne ſatisfait les Lecteurs qui aiment le talent du *Berger Sylvain*. S'il fait un dernier choix dans ſes nombreuſes Poéſies, & qu'il ne publie que les Pièces les plus ſaillantes, nous oſons aſſurer qu'il ſera toujours mis au rang de nos premiers Poëtes érotiques. Il a cette grace, cette fineſſe, cette légèreté qui les caractériſent.

Quelquefois, dans l'exaltation de ſes eſprits, il a fait des ouvrages qui ſont écrits du ſtyle d'un inſpiré. Quoiqu'on y trouve de tems en tems des penſées neuves & fortes, outre que le ton en eſt trop inſignifiant, & que le but échape aux Lecteurs, il ne convient pas au *Berger Sylvain* de ſe mettre entre le ridicule & le danger de pareilles entrepriſes. Aimer, ſe faire aimer de ſa Maitreſſe, de ſes amis & du Public, voilà ſa vraie deſtination. Qu'a-t-il à déſirer de plus?

MARMONTEL (DE), de l'Académie Françaiſe. Il a enrichi notre Littérature d'un grand

nombre de bons ouvrages, tant en vers qu'en proſe. Hiſtoire, Poëmes, Contes, Traités, Diſſertations, Diſcours, Opéra, Tragédies, Opéra-Comiques, Odes, Epitres, Chanſons, quel genre n'a t-il pas traité? Il en eſt peu dans leſquels il n'ait eu ou ne mérite des ſuccès. Les plus célèbres Muſiciens ne ſe ſont guères exercés ſur de plus beaux vers que les ſiens; *Béliſaire* eſt mis au rang des productions du génie; ſes Contes ſont la lecture favorite des gens du monde; ſes Diſſertations littéraires, & les Articles qu'il a fournis à l'Encyclopédie, contiennent les meilleurs principes, ornés du ſtyle le plus propre à en rendre l'étude agréable; ſes Opéra-Comiques ſont le tréſor du *Théâtre Italien*; ſes Romances & ſes Chanſons ont été chantées partout; ſes Poéſies légères auroient ſuffi pour l'illuſtrer. Par-tout il a laiſſé des traces d'un eſprit fécond, d'une imagination brillante, & d'un goût épuré. Supérieur aux Satyres dont il a été l'objet, élégant Ecrivain, Littérateur inſtruit, Métaphyſicien ingénieux, Philoſophe aimable & ſenſible, ſous tous ces raports, il ſera mis au rang de ceux qui ont illuſtré le dix-huitième ſiècle.

MARNÉSIA (le Marquis DE). *L'Eſſai ſur la Nature champêtre* eſt le ſeul ouvrage en vers que nous connoiſſons de lui. Ce Poëme n'annonce point

un Ecrivain ordinaire ; il ſe fait lire avec intérêt après *les Jardins de M. l'Abbé Delille*. L'Auteur paroît avoir de grandes connoiſſances dans l'Art qu'il célèbre. Son ſtyle eſt inégal & quelquefois incorrect ; mais une douce Philoſophie, un grand fond de ſenſibilité & de belles couleurs poétiques rendent ſon talent recommandable.

MARSOLLIER DES VIVETIERES, moins connu par ſes vers que par les Comédies en proſe qu'il a données au *Théâtre Italien*. Il n'a obtenu le ſuccès prodigieux de *Nina, ou la Folle par Amour*, & des *deux Savoyards*, que parce qu'il poſsède la première qualité d'un Ecrivain, la ſource des vrais talens, une ſenſibilité exquiſe. Ses Ariettes & ſes Chanſons prouvent des diſpoſitions pour le genre lyrique. Sa petite Pièce de *Philips & Sara* eſt d'une verſification élégante & facile. Elle fait juger que cet Auteur réuſſiroit à embellir par ſes vers ſes productions dramatiques.

MASSON DE MORVILLIERS. Une foule d'Epigrammes pleines de ſel & d'originalité, & des Contes très-connus le placent parmi les eſprits agréables, plus jaloux de plaire que d'intéreſſer.

MÉRARD DE SAINT-JUST. Quelques Pièces dramatiques l'auroient à peine fait remarquer; mais des Contes, des Epigrammes, & surtout des Chanſons, lui ont donné une petite célébrité. La collection de ſes opuſcules choiſis mettroit plus en état d'aprécier ſes talens, & lui aſſureroit mieux l'avantage de ſe maintenir au rang de nos Poëtes. Nous en diſons autant du Poëte précédent..

MILCENT. On a de lui au *Théâtre Italien* deux Drames, dont l'un a pour titre: *Les Deux Frères* (*), l'autre eſt *Agnès de Bernau.* Nous attendons, pour fixer nos idées ſur ſon talent dramatique, qu'il en ait donné de nouvelles preuves.

MOLINE. Les nombreux ouvrages lyriques qu'il a faits pour l'*Opéra* & le *Théâtre Italien*, n'ont point acquis à ſon nom cet éclat que, dans une autre carrière, on obtient à moins de prix. Les *Gluck*, les *Piccini*, les *Paéſiello* lui ont fait l'honneur d'imprimer à ſes vers le ſceau de leur immortel génie. En revanche, ils ont recueilli preſque toute la gloire du ſuccès.

Puiſque M. Moline eſt peu ſorti de ce genre,

(*) Se vend chez CAILLEAU, rue Gallande, N°. 64.

c'eſt ſans doute qu'il en a préféré les avantages à ceux qu'on ne doit qu'à ſoi même. Tel eſt au ſurplus le ſort des Littérateurs ; il faut qu'ils choiſiſſent entre la fortune & la gloire. On en voit peu, qui, en cherchant l'une, les obtiennent l'une & l'autre.

MONVEL, Comédien Français, que nous regrettons de ne plus entendre. Sa Comédie de l'*Amant bourru* ſe revoit toujours avec plaiſir. Il a fait preuve d'intelligence & de goût, en mettant en action ce ſujet tiré d'un des charmans ouvrages de *Madame Riccoboni*. Le grand ſuccès de ſes *Comédies mêlées d'ariettes* eſt dû preſque tout entier à la muſique ſi naïve, ſi tendre, ſi paſtorale de M. Dezède. Qui n'a point été doucement ému aux repréſentations de *Julie*, des *Trois-Fermiers*, d'*Alexis & Juſtine*, & ſur tout de *Blaiſe & Babet*. Si les vers de M. Monvel ſont foibles ou incorrects, ſi ſes idées ſont quelquefois communes ou mal amenées, on doit cependant rendre juſtice au choix heureux de ſes ſujets champêtres, à l'art qu'il a de bien graduer l'intérêt, à la fineſſe & à l'eſprit de ſon dialogue, au ton villageois qu'il ſaiſit ſi bien & qu'il rend ſi intéreſſant, enfin aux ſentimens délicats qu'il prête à la claſſe d'hommes chez

leſquels la vertu & les mœurs ſe ſont le plus conſervées.

MOREL. *Alexandre aux Indes* & *la Caravanne* ſont ſes principaux ouvrages. Etayés de l'acceſſoire muſical & de la pompe du Spectacle, ils ont proſpéré ſur le Théâtre de l'Opéra. Une invention piquante, beaucoup de gaieté, des caractères originaux & un ſtyle léger, voilà ce que nous offre le plus ſouvent M. Morel, qu'il ne faut pas regarder comme un Auteur à prétention.

MUGNEROT, très-agréable Conteur. Il égaie nos recueils par des Epigrammes où la ſaillie plaît ſans malignité, & des Contes écrits avec autant de facilité que de graces, où des ſcènes comiques ſont peintes de manière que le ridicule n'échape pas au Lecteur, qui en fait ſon profit ſi bon lui ſemble.

MURVILLE (DE). Ses Odes & ſes Epitres ont fixé l'attention des Lecteurs de recueils poétiques par de belles idées & une verſification harmonieuſe. Deux petites Comédies qu'il a fait jouer au *Théâtre Français*, ont plutôt donné une preuve de ſon eſprit que de ſon talent dramatique. *Lanval & Viviane*, Pièce de Féérie en cinq

Actes, n'a rien fait changer au jugement qu'on avoit porté ſur ſon compte. Il y a de l'imagination, de la ſenſibilité, des traits ingénieux, des tableaux piquans, un ſtyle aiſé, & de beaux vers en grand nombre; mais une intrigue embarraſſée, peu d'idées comiques, des caractères mal deſſinés, un intérêt foible, & en général peu de connoiſſances de la Scène.

N.

NIVERNOIS (le Duc DE), de l'Académie Françaiſe. Lorſqu'un homme d'Etat a fait preuve d'habileté & de connoiſſances dans des négociations auſſi délicates qu'importantes; lorſqu'il a porté à la Cour ce caractère philoſophique ſans lequel les opérations les plus graves ſont toujours inſuffiſantes; lorſqu'il a ſçu gagner à-la-fois la confiance du Monarque & celle des Sujets; lorſque, par une ſuite de cette confiance, il a eu ſouvent la plus grande influence ſur le ſort des affaires publiques; ne citer ſon nom que pour parler de ſes amuſemens poétiques, c'eſt paroître atténuer le reſpect qui lui eſt dû. Mais il n'en ſera pas jugé ainſi par ceux qui ont étudié comment ſe forme en nous l'alliance de nos qualités aimables & de nos qualités utiles. Ils reconnoiſſent & admirent le Grand-Homme juſque dans

ſes plus légères productions ; ils voient ſans étonnement un Héros s'illuſtrer par ſes actions & par ſes Ecrits ; & lorſqu'ils rencontrent dans un Ouvrage du genre le plus frivole la perfection du goût & l'extrême délicateſſe des idées, ils attachent un grand prix au mérite perſonnel de ſon Auteur. M. le Duc de Nivernois n'a donc fait qu'ajouter à ſa gloire par ſes charmans Opuſcules. Sans parler de ſes ingénieuſes réflexions ſur le mérite des Poëtes anciens & modernes, ſes Odes, ſes Fables & ſes Chanſons réuniſſent tout ce que les graces & l'eſprit ont de plus ſéduiſant. On ne peut mieux orner la raiſon & badiner avec plus de fineſſe. Sa poéſie eſt riche & facile. On voit qu'il s'eſt plu dans la lecture des Poëtes les plus aimables, & c'eſt en écrivant d'après ces modèles, que, ſans y prétendre, il eſt devenu lui-même un modèle précieux.

P.

PALISSOT (DE MONTENOY). Nous ſouhaiterions bien, pour la gloire de cet Ecrivain, qu'il n'ait pas donné aux dépens d'autrui des preuves de ſon goût & de ſes connoiſſances ; nous ſouhaiterions auſſi qu'il ſe fût moins occupé de lui-même, lorſqu'il ne s'agiſſoit que de l'intérêt des Lettres. Il n'avoit pas beſoin, pour ſe rendre utile

& célèbre, du triſte ſecours des inimitiés & de l'égoïſme. Initié dans tous les ſecrets de notre Littérature, il les a fait valoir avec éclat. Ses principes ſont pleins de juſteſſe & de ſagacité. On ne peut diſconvenir qu'il a donné de belles formes poétiques aux idées les plus lumineuſes & les plus énergiques. Avec des moyens ſi heureux, ne doit-il pas regretter l'emploi qu'il a fait de ſes talens & ſes mépriſes ſur les genres auxquels il étoit appellé. Malgré ſes lumières ſur l'Art de la Comédie, il ne poſsède pas l'expreſſion comique ; & malgré ſon goût pour la Satyre, il n'en a pas le véritable eſprit. Il n'a guères retiré de ſes Comédies d'autre fruit que celui d'avoir prêté des armes à la malignité contre des hommes dont le génie & le caractère auroient dû lui impoſer un reſpectueux ſilence. Il a trop manifeſté le deſſein de leur nuire. Par là, il a donné lieu de croire que l'envie étoit l'ame de ſes tableaux ; & de quelque manière que s'y prennent les envieux, ils ne font pas rire. Le faux ridicule dont il s'eſt efforcé de couvrir le grand & infortuné *J. J. Rouſſeau*, lui a imprimé à lui-même une tache dont il ne ſe lavera jamais. On ſait que les meilleurs plaiſanteries ne valent pas une raiſon ; que l'amour de l'ordre & la gloire des Lettres ne ſont que des prétextes dont ſe ſervent ceux qui ne rougiſſent pas d'employer cette arme qui n'eſt réel-

lement nuiſible qu'aux vrais talens ; car les talens faux ou médiocres ſe détruiſent eux-mêmes. Nous obſerverons cependant, au ſujet de M. Paliſſot, qu'il n'a pas été auſſi heureux dans ſes plaiſanteries qu'il a cru l'être. La réputation de ceux qui en ont été les objets n'en a pas même été altérée. D'autres l'ont dit avant nous, il n'y a point de gaieté dans ſes Comédies & dans ſa *Dunciade* ; il y a cependant des ſituations comiques, des traits fins, &, ſur-tout dans le dernier Ouvrage, des tableaux piquans & des deſcriptions ingénieuſes. Répétons encore que la verſification de M. Paliſſot eſt du plus beau coloris. S'il ſe trouve quelquefois de la froideur & de la ſéchereſſe dans ſon ſtyle, le plus ſouvent il eſt clair, précis, élégant & correct. Malgré cela, nous ſommes tentés de croire qu'il n'eſt pas né Poëte, parce qu'il eſt dépourvu de cette chaleur vive & ſoutenue, de ce ton d'une vraie ſenſibilité, caractères auxquels nous voulons reconnoître les vrais Poëtes.

S'il eſt difficile de juſtifier M. Paliſſot d'avoir proſtitué ſa plume à des attaques perſonnelles, quoiqu'il ait eu ſouvent raiſon contre ceux qu'il a attaqués, & quoique la sûreté de ſon goût & l'auſtérité de ſes principes littéraires pourroient lui fournir des excuſes, que doit-on penſer de cette nuée de Critiques, qui, ſans étude & ſans con-

noiſſances, ne s'occupent qu'à conſigner dans des feuilles éphémères les preuves de leur impuiſſante malignité.

PARISOT. C'eſt un de nos meilleurs Parodiſtes, ce qui n'annonce pas un Poëte d'un grand caractère. Il a beaucoup d'eſprit ; mais quelquefois cet eſprit ſe préſente mal. Peut-être l'air des Boulevards lui a-t-il été contraire. Il a donné au Théatre Italien de petites Pièces qui y ont eu du ſuccés.

PARNI (le Chevalier DE). Un très-petit volume de Pièces érotiqnes l'a mis au rang de nos Poëtes. Cependant, ainſi que ſon ami M. le Chevalier *de Bertin*, il ne nous a entretenu que de lui & de ſes amours. Comment donc ont-ils pu nous intéreſſer ſi vivement par la peinture de ſentimens perſonnels, ce qui ordinairement ne donne que de la répugnance & de l'ennui ? C'eſt qu'ils ont animé leurs tableaux par un caractère de vérité qui en rend l'effet plus sûr ; c'eſt qu'ils ont eu l'art de nous offrir dans leur Hiſtoire celle de nos plus douces affections ; c'eſt qu'ils ne préſentent à l'imagination que des objets faits pour l'émouvoir agréablement. D'ailleurs, tous les pas d'un Auteur ne ſont-ils pas marqués par des ſuccès, quand il

ne marche qu'accompagné de l'eſprit & des graces? Ce qui nous étonne le plus dans ces deux aimables Poëtes, que nous ne ſéparons point à cauſe de leur parfaite reſſemblance, c'eſt que très-jeunes ils aient ſi bien connu les reſſources de notre Langue, & aient mis tant de diſcernement dans le choix & l'emploi des expreſſions les plus propres à rendre leur penſée. On ne peut auſſi trop les louer de ce qu'il ne ſe rencontre dans leurs Opuſcules aucune trace de mauvais goût; de ce qu'ils ont évité par des tours heureux dans leurs voluptueux tableaux ce qui auroit pu bleſſer des vues délicates, ſur-tout de ce qu'aucun trait de ſatyre n'a profané leur plume. A la vue de tant de candeur & d'aménité, de cet abandon du cœur, de cette philoſophie du plaiſir, en un mot de ces ſéductions de l'eſprit qui forment l'amabilité, quel Lecteur ne déſire pas avoir de tels amis, & ne regarde pas comme la vie la plus fortunée celle dont ils offrent un ſi ſéduiſant modèle.

PASTORET (DE) Cet éloquent Magiſtrat joint à beaucoup d'érudition le talent poétique, & paroît perfectionner par l'étude ſes moyens naturels. Nous eſpérons que ſa Muſe plus féconde fixera par de nouveaux fruits l'attention publique. Quand on ſait ſi bien mêler l'agréable à l'utile, & qu'on

qu'on a autant de modeſtie que de talent, on arrive bientôt de ſuccès en ſuccès aux premiers rangs de la Littérature.

PIEYRES. Le grand ſuccès de ſa Comédie de l'*École des Pères*, & le ſuffrage du Roi qui l'a honoré d'un préſent pour avoir ſi bien fait valoir la cauſe des mœurs, voilà les titres de ſa gloire ſubite. Cette Comédie eſt dénuée de traits comiques; mais la ſageſſe du plan, le ſentiment & la raiſon qui brillent dans les détails, la vérité & l'énergie des tableaux, l'intérêt des ſituations, la facilité & la pureté du ſtyle, ont fixé l'attention ſur l'art précieux de l'Auteur. Sa petite Comédie des *Amis à l'épreuve* a moins de mérite & a eu moins de ſuccès. On n'y retrouve pas moins les heureuſes diſpoſitions qui ont valu à M. Pieyres les encouragemens ſignalés du Public.

PIIS (Auguſte DE), eſprit original & fécond en ſaillies. Des Contes & des Chanſons, où l'on trouve beaucoup de gaieté & quelquefois un ſentiment naïf, l'avoient fait remarquer dans la claſſe des Poëtes agréables. Ses Opéra-comiques, qui ont attiré la foule au *Théâtre Italien*, ont achevé ſa réputation. On ne peut lui conteſter une ſupériorité

de talent dans l'art piquant du Vaudeville. L'eſprit & l'imagination ont fait plus que le goût & la raiſon le ſort de ſes Ouvrages, qui, s'étant ſuccédé rapidement, ſe ſont ſentis de la précipitation & de la négligence avec leſquelles il les a compoſés. Nous ne diſons rien de ſon Poëme de l'*Harmonie imitative*, & nous avouons qu'il ne nous eſt pas donné d'en ſentir le mérite. Nous penſons ſeulement qu'en ſe réduiſant à quelques Contes, à quelques Vaudevilles & à quelques Romances, M. de Piis peut échapper long-tems à l'obſcurité, & plaire à quelques bons eſprits, autant que par des Pièces de mauvais goût il a plu à la multitude.

PILHES, Auteur de la charmante Comédie, intitulée *le : Bienfait anonyme*. Ce Poëte étoit déja connu avantageuſement par quelques Epitres qui ont remporté le prix de l'Académie des Jeux Floraux. Si cet Auteur continue de travailler dans la carrière dramatique, il ne peut manquer de réuſſir.

POINSINET DE SIVRI. Sa Tragédie de *Briſeïs*, remiſe avec ſuccès au Théâtre en 1787, a rappellé un talent qui auroit pu s'illuſtrer davantage. La pureté du goût de l'Auteur & ſes connoiſſances rares dans l'art tragique l'appelloient à

la perfection de cet art, qui, depuis Voltaire, n'a pas fait des progrès bien ſenſibles.

PONS DE VERDUN. Il eſt un des Poëtes qu'on aime le plus à retrouver dans les recueils périodiques. Sa manière de conter eſt vive, légère & ſpirituelle ; ſon ſtyle, précis & correct. Ses Contes & ſes Épigrammes ſont remplis de traits fins & piquans. Ses plaiſanteries ſont en général d'un très-bon genre.

Il a inſéré dans l'Almanach des Muſes de cette année le premier Chant d'un *Poëme de Vulcain*, qui nous fait déſirer le reſte, & nous a dédommagé du dégoût qui naît à la lecture de la plus grande partie des Pièces qui compoſent ce recueil. On ſait que M. *Pons* eſt depuis long-tems un des ſoutiens de l'*Almanach des Muſes*, qui perd chaque année de ſon prix par le mauvais choix de M. Saut....., qui en eſt le rédacteur.

R.

RHULIERES (DE), de l'Académie Françaiſe. Il a fait imprimer peu de vers, & ils ont ſuffi pour donner une grande idée de ſon talent. Depuis long-tems, on nous fait eſpérer que ſon porte-feuille s'ouvrira pour le Public ; nous ne tire-

rons aucune conſéquence du ſuccès que la plûpart des Pièces qu'il contient ont eu dans des lectures particulières. L'exemple de l'*Art d'aimer* de Bernard, tant prôné dans les ſociétés, & reçu ſi froidement après ſa publication, doit impoſer ſilence ſur le ſort futur des Pièces non-imprimées. Lorſque M. de Rhulières a publié ſon petit Poëme *des Diſputes*, il a réuni tous les ſuffrages. Tant de goût & de raiſon, des idées ſi piquantes & ſi juſtes, un ſtyle ſi précis & ſi élégant, en un mot, une manière ſi différente de celle de nos Poëtes à la mode, ne pouvoient manquer d'illuſtrer ſon début poétique. M. de Rhulières eſt ſi connu par des Ouvrages en proſe d'un genre plus utile & plus impoſant, que nous paroîtrions le mal juger en nous arrêtant trop ſur les moindres titres de ſa réputation.

ROCHON DE CHABANNES. Peindre avec eſprit les ridicules à la mode, embellir par des vers faciles les maximes du jour, faire parler le jargon des toilettes à des perſonnages précieux, ſaiſir des nuances fines & délicates, & répandre dans un dialogue piquant les épigrammes & les ſaillies, tel eſt le talent de cet Auteur. Si ce n'eſt pas ſe montrer habile dans l'Art de la Comédie, c'eſt du moins ſuppléer au défaut des qualités qu'il exige par des qualités qui plaiſent au plus grand

nombre : mais bien connoître le cœur humain, ſe ſervir d'un plan ſimple & d'une intrigue adroite pour en développer les mouvemens d'une manière utile aux mœurs, mettre de la vérité dans les caractères & du comique dans les ſituations, & ſe ſervir de ces moyens pour rendre la vertu aimable & le vice ridicule, tel eſt ſans doute l'Art comique, & c'eſt d'après cette règle qu'il convient de juger le talent de M. Rochon de Chabannes. En lui refuſant le génie comique, nous le laiſſerons au rang des meilleurs Poëtes de nos jours. Ses Poéſies légères ſuffiroient pour le faire diſtinguer ; mais ſa Comédie du *Jaloux* & l'Opéra du *Seigneur bienfaiſant* ſont des titres de gloire qu'on ne pourra lui conteſter.

RONSIN, Poëte dramatique peu connu, parce que ſes Tragédies n'ont point encore eu les honneurs de la repréſentation. Il en a fait imprimer un volume ; mais on lit peu les Tragédies qui n'ont pas été repréſentées, à moins qu'un grand talent ne les annonce & ne les recommande. Celles de M. Ronſin ont des défauts qui nuiroient à leur ſuccès au Théâtre. Il y a cependant peu de Pièces non repréſentées qui offrent davantage les qualités qu'il faut avoir pour s'illuſtrer dans cette carrière. Des plans mal combinés, des convenances mé-

connues ou mal obſervées, peu d'action, un dialogue verbeux, un intérêt foible & un ſtyle inégal, voilà les défauts que très-peu de Débutans ſavent éviter. Ce n'eſt guère qu'inſtruits par l'effet théâtral qu'ils parviennent à s'en corriger. M. Ronſin les rend moins ſenſibles par des caractères fortement prononcés, des ſituations intéreſſantes, le ton d'une noble fierté qui domine dans ſes Pièces, & ſur-tout par des vers faciles & harmonieux. Il paroît avoir le goût de la bonne Tragédie, & connoître aſſez bien le mérite ſupérieur de Racine, pour ſe former d'après ſa manière. Si MM. les Comédiens Français, qui ont reçu quelques-unes de ſes Pièces, favoriſent l'eſſor de ſon talent, & ſi des hommes, nés pour protéger les Gens de Lettres, ſe montrent jaloux de ſoutenir ſes pas dans la carrière où il s'eſt lancé, nous eſpérons que le Public partagera le ſentiment qui nous a fait donner à ce Poëte trop ignoré une place dans cette Notice.

Nous aprenons qu'on eſt ſur le point de repréſenter une de ſes Tragédies, intitulée *Jeanne d'Arc* ou *la Mort de la Pucelle d'Orleans*. L'extrême indulgence qui, depuis quelque tems, a été accordée à quelques débuts, donne à penſer que celui ci jouira de la même faveur.

ROUCHER, Poëte inſtruit & laborieux. Ses Odes & ſon Poëme des *Mois* ſont ſes principaux Ouvrages. Lorſque ſon imagination s'exalte, ſes idées ſont nobles & impoſantes, ſon langage paroît inſpiré, & il fait partager ſon enthouſiaſme. En général, ſa Poéſie fertile & harmonieuſe préſente plus d'images que de ſentimens; mais ſi quelquefois elle étonne par des tournures neuves & hardies, quelquefois elle n'eſt pas exempte de monotonie & de ſéchereſſe. Il eſt difficile qu'après avoir pris un ton élevé, on ne paroiſſe pas froid dans des détails & des morceaux de tranſition. Nous croyons que le genre de compoſitions que M. Roucher paroît avoir adopté, ne peut être aprécié que par des eſprits familiariſés avec le ton factice de la Poéſie, & que peu de Lecteurs ſont faits pour ſe plaire à la lecture de ſes Ouvrages.

S.

SABATHIER DE CAVAILLON, Auteur d'un recueil de Poéſies dont on ne parle plus, mais qui a eu du ſuccès lorſqu'il a paru. Les Odes & les Epitres en ſont la meilleure partie. Si ces Ouvrages ne ſont pas animés par le feu poétique, ſi on a reproché avec raiſon à ſon ſtyle de la ſéchereſſe & de la dureté, cet Auteur n'eſt cependant

pas dépourvu de vrais talens. Il a quelquefois de l'énergie, & peu de nos Poëtes ont plus de principes & de connoiſſances.

SAINT-ANGE (DE). Il nous paroît être plus Littérateur que Poëte, & nous croyons que la manière dont il a défendu ſon talent a nui à ſa réputation. Pour fixer nos idées ſur ſon compte, nous ne conſulterons ni les éloges qu'ont fait de lui des Ecrivains qu'il avoit exaltés, ni les ſatyres de quelques foibles Verſificateurs qui n'ont pu trouver grace devant lui, ni ce qu'il a dit de lui-même. Dans le nombre de ſes Poéſies légères, il s'en trouve qui ſont écrites de ce ton agréable & facile qui annonce une plume exercée; mais l'Ouvrage qui lui a valu d'illuſtres encouragemens de la part du Gouvernement & de l'Académie Françaiſe, & lui a attiré, avec l'eſtime des Gens de Lettres, l'attention d'un grand nombre de Lecteurs, c'eſt ſa traduction en vers des *Métamorphoſes d'Ovide*. S'il n'a pas conſervé les graces, la légèreté & l'abandon de ſon original, peu de Traducteurs ont mieux fait paſſer dans notre Poéſie les tours nombreux, les images brillantes & l'élégante préciſion de la Langue Latine. Son ſtyle ſe ſoutient quelquefois au ton d'Ovide, & lorſqu'il ſe livre à la peinture du ſentiment, ſa touche devient plus

douce & plus moëlleuſe. En général, ſes vers ont de l'harmonie & de la correction, & la lenteur de ſon travail fait préſumer qu'il s'y livre avec cette circonſpection & ce reſpect qu'impoſe l'antique célébrité d'un homme de génie. Il eſt peu de Lecteurs en état de lire *Ovide*, ſans que leur jouiſſance ſoit interrompue. M. de Saint-Ange, en raiſon de l'utilité & de l'agrément de ſa Traduction, mérite donc une mention honorable, & c'eſt être ingrat que de relever avec affectation quelque défauts dont ſa jeuneſſe eſt d'ailleurs une excuſe ſuffiſante. Lorſqu'il aura rempli la tâche difficile qu'il s'eſt impoſée dans un âge où l'on conſulte plus ſon goût que ſes forces, on jugera de l'enſemble de cet Ouvrage néceſſaire & important. Alors il ſera tems d'aprécier le mérite du Traducteur. Le zèle avec lequel il s'eſt dévoué excluſivement à la culture des Lettres, & le ton modéré avec lequel il parle des productions de ſes Confrères, ſont de nouveaux titres de ſa ſupériorité ſur le plus grand nombre de nos jeunes Poëtes, & des motifs pour être plus ménagé par ceux qui veulent le punir de l'excès d'amour-propre qu'ils lui ſuppoſent.

SAINT-LAMBERT (DE), de l'Académie Françaiſe. Ses Poéſies légères ſont miſes au rang de ce que nous avons de meilleur dans ce genre.

Son Poëme des *Saiſons*, Ouvrage auquel il doit le plus ſa célébrité, a été jugé diverſement ſuivant les diſpoſitions dans leſquelles ſe trouvoient par raport à lui ceux qui en ont entrepris l'analyſe. Les uns y ont vu de grandes beautés, les autres de grands défauts. Il eſt peu d'Ouvrages qui n'offrent plus ou moins ce mélange. Tous les Critiques connoiſſent cette vérité ; mais beaucoup en abuſent, au lieu de la faire ſervir à la juſte apréciation des talens, de ſorte que le même Ecrivain peut nous être préſenté comme ſupérieur par un Juge, & comme médiocre par un autre Juge, ſans qu'aucun des deux diſe rien que de vrai. Cette obſervation faite tant de fois, mais qu'il n'eſt pas inutile de répéter au commun des Lecteurs, ſuffit pour déterminer les bons eſprits à étudier le caractère des Critiques, ou à ne s'en raporter qu'à eux-mêmes, lorſqu'il leur importe de fixer leurs idées ſur un Auteur.

Il eſt certain qu'il y a dans le Poëme des Saiſons de la monotonie, de la froideur, une Philoſophie exagérée, des idées paraſites, & beaucoup de vers foibles ou trop iſolés ; mais auſſi combien on eſt dédommagé de ces défauts par des peintures vraies & originales, qui ne peuvent être que le fruit d'une étude aprofondie de la nature, par une abondance d'images ou de ſentimens dont on n'a

le ſecret que lorſque l'on connoît parfaitement le cœur humain, par ces élans de génie, ces traits d'imagination ou de goût qui n'apartiennent qu'à un très-petit nombre d'Ecrivains, par des vues champêtres qui étonnent l'ame ou récréent l'eſprit, enfin par une foule de vers ſupérieurement tournés. D'après cela, convient-il de confondre M. de Saint Lambert parmi les gens du monde qui ne cultivent les Lettres que par délaſſement? Et n'a-t-il pas le caractère d'un grand Poëte dont la Nation doive s'honorer?

SAINT-LÉGER (Mademoiſelle DE). Ce nom ſe trouve au-bas de quelques Pièces de vers qui ne ſont pas très-poétiques, mais que des images douces & des ſentimens délicats rendent recommandables. Elles ſuffiſent pour donner l'idée d'un eſprit peu commun chez les femmes. On en verroit davantage cultiver la Poéſie, ſi c'étoit une opinion reçue que ce talent agréable mérite de leur part la préférence ſur tous les autres.

SAINT-MARC (le Marquis DE). Ses principaux Ouvrages ſont ceux qu'il a faits pour l'Opéra, entr'autres *Adèle de Ponthieu*. Cet Opéra eſt ſagement conçu & parfaitement écrit. Ses Poéſies détachées ſont du meilleur ton. Les

graces du ſtyle s'y joignent à la délicateſſe des idées.

SAINT-PÉRAVI (GUÉRINEAU DE). Il y a lieu de croire que ce Chantre zèlé du plaiſir a briſé ſa lyre après avoir perdu ſes amis, les Dorat, les Colardeau, les Pézai. Depuis ce tems, il a publié peu de vers, & ils ſont inférieurs à ſes premiers. Il a fait de jolies Chanſons, & a réuſſi ſur-tout dans les Epitres légères. A travers le ton leſte & inſouciant de ſes Poéſies, on remarque une teinte de mélancolie qui les rend intéreſſantes. On peut le placer au rang des Poëtes qui ne doivent leur réputation qu'à un petit nombre de Pièces.

SAUVIGNY (le Chevalier DE). Si le plan de ſes Pièces de Théâtre eût été mieux combiné, & s'il y eût mis plus de mouvement & d'intérêt, elles lui auroient acquis une gloire plus ſolide. Ses Tragédies ont de beaux détails; de nobles ſentimens y ſont exprimés avec énergie; ſa verſification eſt élégante & correcte. M. de Sauvigni poſsède très-bien l'art d'aſſortir ſes tons à ſes ſujets. L'eſprit, la fineſſe & le goût diſtinguent pluſieurs de ſes productions, ſur-tout la Comédie du *Perſifleur*. Dans aucune, il n'eſt médiocre Ecrivain, & dans pluſieurs, il eſt original. Ses petites Poéſies n'ont

point un caractère marqué ; mais elles ſont ingénieuſes, & portent l'empreinte d'un ſentiment délicat. Ses Chanſons ont été diſtinguées, & ſes Odes anacréontiques ſont une ſuite de jolis tableaux. Avec des titres auſſi-bien fondés, on s'étonne de ne le pas voir ſur la liſte des prétendans au fauteuil académique.

SCHOSNES (l'Abbé DE), fidèle Coopérateur des recueils poétiques, ſur-tout de l'*Almanach des Muſes*. Ses Contes ſont aſſez plaiſans. Ses Madrigaux & ſes Epigrammes décèlent plutôt l'homme du monde d'un eſprit poli & aimable, que le Poëte à prétention.

Quelques Pièces de Théâtre ne l'ont point fait ſortir de la douce obſcurité qui a paru convenir à ſes goûts.

SÉDAINE, de l'Académie Françoiſe. On eſt étonné qu'avec autant d'eſprit & de connoiſſances il ne ſe ſoit point attaché à perfectionner ſon goût, & à former ſon ſtile, qui le plus ſouvent eſt faible, verbeux & incorrect. Le modeſte aveu qu'il en a publiquement fait, a ouvert davantage les yeux ſur les qualités auxquelles il a dû ſa réputation. Son talent dramatique s'eſt exercé ſur les trois Théâtres. *Aline* & *Amphitryon* n'ont eu qu'un

ſuccès douteux à l'Opéra. *Le Philoſophe ſans le ſavoir* & *la Gageure Imprevue*, ſont revus chaque jour, avec un nouveau plaiſir, au *Théâtre Français*, & ont prouvé que M. Sédaine écrit mieux en proſe qu'en vers. L'intrigue & le dialogue de ces Pièces ſont pleins d'eſprit & de fineſſe. Il y règne une gaieté décente, de la bonne plaiſanterie, & un goût plus pur que celui qu'il a mis dans une partie de ſes Comédies à ariettes. On convient en général que ces derniers ouvrages, qu'il a peut-être trop multipliés, ont dû leur grand ſuccès à ſon art ſupérieur pour la conſtruction des plans dramatiques. Aucun Auteur n'a mieux ſu embraſſer, d'un coup-d'œil, toutes les différentes parties qui doivent ſervir à l'édification d'un ouvrage, & les aſſortir de manière à produire beaucoup d'effets. Une intrigue bien filée, des caractères bien imaginés, des contraſtes bien établis, des ſituations intéreſſantes, & une Pantomime adroitement ménagée; tels ſont les ſecrets qu'il ſait ſi bien faire valoir. Si on ajoute que ſes Pièces ſont remplies de ſentiment & de gaieté, & que la plus charmante muſique en fait une partie eſſentielle, on concevra tout le plaiſir qu'il a dû faire en réuniſſant tant de moyens de ſéduction. Le *Théâtre Italien* s'eſt enrichi de plus de vingt de ſes Comédies à ariettes, qui ont toutes à-peu-près le même mérite, & ont toutes

réuſſi. Mais, *Richard Cœur-de-Lion*, qui a eu un ſuccès prodigieux, nous paroît mériter la préférence. Nous y trouvons plus de goût, de ſtyle & d'intérêt. Si les deux premières de ces qualités ne brillent pas dans ſa Tragi-Comédie de *Raoul, Barbe-bleue*, la troiſième en fait le principal prix. Les ſituations les plus théâtrales y livrent l'ame des Spectateurs aux plus fortes émotions. Quel moment que celui où Iſaure entre dans le fatal cabinet! & quels talens ſublimes ſe ſont réunis pour en rendre l'illuſion complette. Jamais M. Sédaine n'a mieux ſenti le prix d'une énergique préciſion; jamais M. Grétry n'a mieux employé la magie de ſon Art; & jamais Madame Dugazon ne nous a paru auſſi belle. Il ſemble que la Nature lui a révélé ſes ſécrets les plus terribles. Sa frayeur, ſon égarement, ſon abandon, tout eſt vrai; & voilà ce qui met ſon talent au deſſus de tous les éloges. Un des prix les plus doux de notre travail eſt cette occaſion qui nous eſt donnée de rendre publique notre admiration pour cette excellente Actrice.

Les poéſies légères de M. Sédaine ſont très-agréables. La verſification en eſt plus ſoignée que celle de ſes ariettes. L'Epître *à mon Habit* eſt dans la mémoire de tous les gens de goût, & ſes chanſons, dont le ſort eſt d'être chantées par-tout,

ſemblent être le cri de joie de la jeuneſſe françaiſe.

SÉGUR (le Vicomte DE). Il eſt ſi rare de voir ce qu'on appelle *des hommes de qualité*, réunir au goût des Lettres des idées neuves & utiles, qu'on doit juger avec moins de ſévérité le talent de ceux qui, dans cet ordre, n'ont pas craint de mériter cette diſtinction réelle. M. de Ségur fait des vers ſans être Poëte; mais ſa verſification ne manque ni de facilité, ni d'harmonie. Il aime à moraliſer, mais il cache l'auſtérité du précepte ſous les graces de l'expreſſion. Il paroît modeſte, & on voit que c'eſt moins chez lui néceſſité que vertu, & qu'il lui ſuffiroit de multiplier ſes ouvrages pour accroître ſon renom littéraire.

SÉLIS. Il eſt auſſi du nombre des Poëtes dont les ouvrages n'ont pas la réputation qu'ils méritent, pour n'avoir paru qu'iſolés dans les recueils. Ce Profeſſeur d'éloquence, généralement eſtimé, a une verſification élégante & correcte. Il a répandu dans ſes poéſies beaucoup d'images, un ſentiment vrai & d'excellens principes. La ſolidité de ſon eſprit, la pureté de ſon goût & l'utilité de ſes écrits, le rendent digne de participer aux faveurs que le Gouvernement doit aux talens vrais & modeſtes.

SÉMAISONS.

SÉMAISONS (le Comte DE), Auteur d'un petit nombre de Fables où il préſente, ſous une couleur ingénieuſe & philoſophique, une piquante moralité. Peu d'hommes de ſon rang poſsèdent auſſi bien l'art des vers, & on regrette qu'il ne rende pas plus ſouvent ſes loiſirs agréables au Public. Il ſemble, ainſi que M. le Comte de Ségur & M. le Comte de Choiſeul-Meuſe, craindre qu'on le faſſe ſortir de la claſſe des beaux-eſprits, pour le mettre dans celle des Auteurs. Si ces doutes étoient fondés, leur mérite ne ſeroit qu'apparent; mais nous aimons mieux mettre leur trop long ſilence ſur le compte de leur inſouciance ou de leur modeſtie.

M. de Sémaiſons a bien fait de choiſir l'Apologue pour le cadre de ſes idées; ce genre exige ſur-tout une raiſon cultivée, un eſprit fin, une expreſſion douce & un goût délicat.

SIMON. Peut-être ne manque-t-il à ce Poëte, pour avoir plus de réputation, que de faire des Ouvrages d'un deſſein plus marqué, ou de recueillir ſes Poéſies en un volume, qui mette le Public en état d'aprécier le caractère de ſon talent. Nous connoiſſons de lui des Satyres & des Epitres qui ſont d'une verſification nerveuſe, & offrent d'excellens principes.

C'eſt ſans doute le même Auteur qui a fait un grand nombre de jolies Chanſons qui ont paru ſous ſon nom dans l'Amanach des Grâces, & dans d'autres recueils.

T.

TRESSÉOL (DE), Auteur de quelques Poéſies d'un beau ſtyle, & qui annoncent un grand fonds de ſenſibilité. Il a abandonné de bonne heure la carrière poétique où il auroit pu ſe faire un nom. Nous lui devons la première édition des *Œuvres de Deſmahis*, auxquelles on prétend qu'il a beaucoup de part.

M. de Treſſéol eſt plus connu par ſes Ouvrages en proſe.

V.

VENANCE, Capucin. Une Elégie intitulée l'*Ennui*; voilà tout ce que nous connoiſſons de ce Poëte; & nous n'héſitons pas à le placer dans notre galerie. Ceux qui n'ont pas lu cette pièce inſérée dans les Journaux, peuvent la lire dans l'Almanach des Muſes de cette année, & notre choix ne paroîtra pas hazardé.

Le Père Venance paroît êsre de la claſſe nombreuſe de ces hommes qui n'occupent pas dans la ſociété la place qui convient à leurs facultés naturelles & à leurs connoiſſances acquiſes. Il ſent fortement, & s'exprime avec autant d'élégance que d'intérêt.

VERDIER (Madame). Nous connoiſſons peu de femmes qui aient montré pour la Poéſie un talent auſſi marqué. Que de Poëtes ſe ſont fait une réputation avec des titres moins réels ! Qu'on liſe les petites Pièces qui ont paru ſous ſon nom dans l'*Almanach des Muſes de* 1787, & on verra ſi ces Pièces, & une de Madame la Baronne de Bourdic, ne ſont pas les meilleures de cet inſipide recueil, où de beaux vers s'élèvent de loin en loin. En liſant les vers de Madame Verdier, le goût & l'harmonie du ſtyle, la richeſſe & la variété des images, la douceur des ſentimens, les inventions les plus ingénieuſes, l'art d'enchaîner naturellement les idées les plus piquantes, tout rappelle la poéſie brillante & fertile de M. le Cardinal de Bernis. Imiter ſa manière aſſez heureuſement pour faire illuſion, c'eſt ſe placer avec habileté au rang de nos premiers Poëtes.

VERNES. Ce jeune Poëte a de la verve & de la

ſenſibilité. Il a publié un petit volume de Poéſies, où l'on trouve de la facilité, de l'eſprit, & quelquefois de l'énergie. Malgré des idées & des tournures qui ne ſont pas neuves, on voit qu'il eſt plus Original qu'imitateur. On peut même lui reprocher de trop ſe livrer à ſon imagination, & de vouloir dire tout ce qu'il penſe ſans reſpect pour le goût & les convenances du ſtyle. Souvent il eſt diffus & verbeux, défaut dont peu de jeunes Ecrivains ſavent ſe garantir. Il fatigue par un mélange d'expreſſions foibles & proſaïques, & d'expreſſions poétiques & nerveuſes. Mais le talent domine; & ſi M. Vernes eſt jaloux de perfectionner ſon goût par l'étude des principes de la vraie éloquence, il y a lieu de croire qu'il ne reſtera pas dans l'obſcurité. Nous ne pouvons trop l'inviter à mieux choiſir ſes ſujets, à ſimplifier ſes plans, à développer ſes idées avec plus de clarté & de préciſion, à être moins prodigue d'ornemens, & à conſerver toujours ce ton naturel & touchant, qui diſtingue une partie de ſes Romances.

VERNINAC de St-Maur (DE). Ses Epitres légères répandues dans les recueils, annoncent un Peintre habile à ſaiſir nos travers & nos ridicules. Nous les préférons à ſa traduction en vers de *l'Art d'Aimer d'Ovide*, dont le ton n'eſt pas toujours

conforme aux principes du goût & aux loix de l'harmonie. M. de Verninac de St-Maur ſe fait lire avec trop de plaiſir, pour qu'on ne lui accorde pas cette portion de gloire à laquelle on a droit, lorſqu'avec des talens agréables on les exerce, même ſans prétention, ſous les yeux du Public.

VIGÉE. Ses petites Poéſies ont une phyſionomie particulière, & annoncent un talent peu commun. Son ſtyle eſt élégant & précis. Il critique avec fineſſe, brûle ſur l'autel des Grands un encens délicat, peint avec autant de juſteſſe que d'agrément, & répand avec art les fleurs d'un eſprit aimable & d'une philoſophie ſaillante. Avec ces qualités, il ne pouvoit manquer de plaire dans ſes petites Comédies. Elles ſont pleines de traits d'eſprit, de moyens adroits, de ſentimens naïfs ou piquans. Cet Auteur eſt certainement une des plus chères eſpérances de notre Scène comique.

VILLETTE (le Marquis DE). On eſt toujours recommandable aux yeux du Public éclairé, lorſqu'élevé par ſon rang ou ſa fortune, on préfère à la fauſſe conſidération qu'ils attirent l'eſtime que font naître les talens. M. de Villette jouit de cette prérogative. Ses Poéſies légères, pour être des Ouvrages de circonſtances, le placent cependant au

rang de nos Poëtes les plus agréables. Il a une tournure d'eſprit originale, & ſes vers faciles ont cette grace, cette légèreté d'expreſſion, qui diſtinguent communément les Ecrits des gens du monde.

Ses ſuccès ne ſont pas douteux, puiſqu'il a auſſi réveillé l'envie de ces Poëtes réprouvés, qui, parce que la gloire les a fui, l'attaquent par-tout où elle ſe réfugie. Tout le monde ſait que c'eſt dans ſa maiſon que M. de Voltaire, dont il étoit très-aimé, a rendu les derniers ſoupirs.

X.

XIMENES (le Marquis DE). Il a donné, il y a près de quarante ans, au *Théâtre Français* deux Tragédies qui paroiſſent oubliées, & que nous n'avons pu nous procurer. La verſification n'en pouvoit être la partie la moins intéreſſante, M. de Ximenes paroiſſant né Poëte. On a de lui un grand nombre de petites Pièces où la grace s'allie à la préciſion. Il critique ſans fiel, plaiſante avec fineſſe, loue délicatement, peint à petits traits des tableaux piquans, & donne à tout l'empreinte du goût & du bon eſprit.

OMISSIONS IMPORTANTES.

Madame la Baronne DE BOURDIC. Sa plume s'eſt exercée ſur d'autres ſujets que des ſujets d'amour, qui ſont ceux que les Poëtes de ſon ſexe choiſiſſent par préférence. Il ſemble que ſes vers n'aient été placés dans nos recueils que pour mieux faire reſſortir les défauts de cette foule de Poëtes dont le talent eſt bien au-deſſous de leurs prétentions. Un grand fond d'idées a dû lui faire ſentir le beſoin de les répandre ; &, pour nous en faire part, elle a choiſi les cadres les plus brillans. Quelques citations feront mieux connoître que nos éloges ſa manière d'écrire. Voici des vers extraits de ſon *Ode au Silence*.

Contemporain avec l'Éternité,
Silence, tu régnas ſur la Nature entière,
Long-tems avant que la matière
Reçût des loix de la Divinité.
. . . . . .
Dans un muet raviſſement,
Les Humains contemploient l'azur du firmament,
La pompe du ſoleil, l'éclat de la verdure,
Et partageoient dans le recueillement
Le calme heureux de la Nature.
. . . . . .

Quand le Génie enfante ſes merveilles,
Quand Linus, Amphion ſe plaiſent à toucher
Le ſonore inſtrument qui charme nos oreilles,
Ton calme préſide à leurs veilles ;
Les Muſes dans ton ſein aiment à ſe cacher.

. . . . . .

Tu t'es réfugié ſous ces monts caverneux,
Où ſoupiroit le tendre Amant de Laure ;
Ton repos n'eſt troublé dans ces ſauvages lieux,
Que par le murmure amoureux
De l'onde qui l'apelle encore.

. . . . . .

Sans toi, la timide Beauté
N'oſeroit écouter le déſir qui la preſſe ;
C'eſt ſous ton voile épais qu'avec ſécurité
Son ame s'ouvre à la tendreſſe,
Et ſes ſens à la volupté.

. . . . . .

Des céleſtes décrets envain l'homme murmure ;
Rien ne pourra changer d'irrévocables droits ;
Les Mondes rentreront dans une nuit obſcure.

Quel jour affreux d'horreur & de calamité !
Dieu paroît, l'Univers s'abîme épouvanté.
Tout finit, le néant commence ;
Et dans ton ſein, majeſtueux Silence,
Repoſe enfin l'Éternité.

M. le Chevalier DUPUIS DES-ISLETS. Il ſemble n'être devenu Poëte que par le beſoin de parler de ſes goûts & de ſes plaiſirs, & c'eſt ainſi que nos Beaux-Eſprits les plus aimables ont acquis

de la célébrité. Ils ont dédaigné les couleurs factices, & ont reconnu l'avantage de ne peindre que d'après ſes ſenſations. M. Dupuy-des-Iſlets eſt un de nos jeunes Poëtes qui ſe montrent dignes de marcher ſur leurs traces. Ses vers ont cette tournure ſéduiſante qui eſt moins le fruit de l'étude que d'un goût naturel. S'il eſt jaloux de faire valoir cette qualité originale, s'il préfère la jouiſſance des Lettres à celle d'une vie diſſipée, on peut l'engager à mettre plus d'ordre dans ſes conceptions, à rendre ſes traits ſatyriques un peu plus déliés & moins aigus, & à ne point oublier qu'en ſe livrant trop à l'abondance de ſes idées, on ne met pas dans ſon ſtyle, cette harmonie ſoutenue qui en doit faire la principale beauté. Alors ſes ſuccès ne ſeront point incertains.

M. DE FONTANES. Après M. l'Abbé de Liſle aucun Poëte de nos jours ne nous paroît poſſéder mieux que lui le ſecret de la verſification françaiſe. Sa Poéſie eſt en même tems ferme & élégante. Il préſente ſans ceſſe à l'ame étonnée des idées impoſantes, de belles images & de riches deſcriptions, & c'eſt où tout autre Poëte gémiroit ſous la difficulté de l'expreſſion qu'il peint avec autant de facilité que de juſteſſe, & qu'il ſe plaît à montrer les reſſources de ſon art. Son Poëme du

Quand le Génie enfante ſes merveilles,
Quand Linus, Amphion ſe plaiſent à toucher
Le ſonore inſtrument qui charme nos oreilles,
Ton calme préſide à leurs veilles ;
Les Muſes dans ton ſein aiment à ſe cacher.

. . . . . .

Tu t'es réfugié ſous ces monts caverneux,
Où ſoupiroit le tendre Amant de Laure ;
Ton repos n'eſt troublé dans ces ſauvages lieux,
Que par le murmure amoureux
De l'onde qui l'apelle encore.

. . . . . .

Sans toi, la timide Beauté
N'oſeroit écouter le déſir qui la preſſe ;
C'eſt ſous ton voile épais qu'avec ſécurité
Son ame s'ouvre à la tendreſſe,
Et ſes ſens à la volupté.

. . . . . .

Des céleſtes décrets envain l'homme murmure,
Rien ne pourra changer d'irrévocables droits ;
Les Mondes rentreront dans une nuit obſcure.

Quel jour affreux d'horreur & de calamité !
Dieu paroît, l'Univers s'abîme épouvanté.
Tout finit, le néant commence ;
Et dans ton ſein, majeſtueux Silence,
Repoſe enfin l'Éternité.

M. le Chevalier DUPUIS DES-ISLETS. Il ſemble n'être devenu Poëte que par le beſoin de parler de ſes goûts & de ſes plaiſirs, & c'eſt ainſi que nos Beaux-Eſprits les plus aimables ont acquis

de la célébrité. Ils ont dédaigné les couleurs factices, & ont reconnu l'avantage de ne peindre que d'après ſes ſenſations. M. Dupuy-des-Iſlets eſt un de nos jeunes Poëtes qui ſe montrent dignes de marcher ſur leurs traces. Ses vers ont cette tournure ſéduiſante qui eſt moins le fruit de l'étude que d'un goût naturel. S'il eſt jaloux de faire valoir cette qualité originale, s'il préfère la jouiſſance des Lettres à celle d'une vie diſſipée, on peut l'engager à mettre plus d'ordre dans ſes conceptions, à rendre ſes traits ſatyriques un peu plus déliés & moins aigus, & à ne point oublier qu'en ſe livrant trop à l'abondance de ſes idées, on ne met pas dans ſon ſtyle, cette harmonie ſoutenue qui en doit faire la principale beauté. Alors ſes ſuccès ne ſeront point incertains.

M. DE FONTANES. Après M. l'Abbé de Liſle aucun Poëte de nos jours ne nous paroît poſſéder mieux que lui le ſecret de la verſification françaiſe. Sa Poéſie eſt en même tems ferme & élégante. Il préſente ſans ceſſe à l'ame étonnée des idées impoſantes, de belles images & de riches deſcriptions, & c'eſt où tout autre Poëte gémiroit ſous la difficulté de l'expreſſion qu'il peint avec autant de facilité que de juſteſſe, & qu'il ſe plaît à montrer les reſſources de ſon art. Son Poëme du

Verger a été l'objet de beaucoup d'éloges & de critiques, & a donné lieu à quelques dégoûtans Zoïles de répandre ſur lui ce fiel amer qu'ils prodiguent ſur-tout aux talens que le Public paroît adopter. Nous ſaiſiſſons cette occaſion de déclarer à ces prétendus Réformateurs du goût, qu'en publiant cet eſſai de notre plume, une de nos peines eſt de nous voir expoſés à leur analyſe ; & nous les aſſurons d'avance que tout ce qu'ils pourroient dire de nous n'ajouteroit rien aux ſentimens qu'ils nous ont inſpirés. Nous ſommes auſſi peu jaloux du ſuffrage de leurs fidèles Lecteurs, que nous croyons au zèle hypocrite qu'ils étalent dans leur Proſpectus annuel ; & tandis que, ſous prétexte de conſerver l'empire des Lettres, ils s'efforceront de l'anéantir ſous la verge de leur critique, nous relirons encore ces ingénieuſes productions auxquelles les Français doivent, en grande partie, & leur gloire, & leurs plaiſirs.

SUPPLÉMENT.

Nous n'avons admis dans cette Notice que les noms des Poëtes qui ont fait preuve de vrai talent, ou de ceux dont la réputation établie ne nous a pas permis de conteſter les titres, ou de ceux qui, ayant peu écrit, mais paroiſſant apellés à cultiver le genre dans lequel ils ont écrit, ont beſoin pour cela d'attirer les regards du Public. Nous n'avons point prétendu mettre au même rang les Auteurs de Tragédies & les Auteurs de Chanſons ; mais nous avons dû porter notre attention ſur chacun d'eux, chaque genre ayant ſon agrément ou ſon utilité. C'eſt ſans aucun remords que nous laiſſons dans leur obſcurité ces prétendus Poëtes qui font des vers, ſans être preſſés par aucun ſentiment, ni ſecondés par aucun art. Nous faiſons même des vœux pour qu'ils payent long-tems, par la honte & le ridicule, le tort qu'ils font aux vrais Poëtes, en les expoſant aux mépriſes de ceux qui, incapables de faire aucune diſtinction morale, comprennent dans la même proſcription des eſprits différens, parce qu'ils ſont abuſivement déſignés par les mêmes titres. Mais il en eſt dont nous

n'avons pas parlé, qui méritent une distinction particulière. Les uns, pourvus d'une partie des qualités que la Poésie exige, ne s'y livrent que par dissipation, & cherchant plutôt à jouir qu'à faire jouir les autres, sont plus jaloux de succès dans des travaux qu'ils estiment davantage; d'autres, connus par quelques ouvrages, n'ont point un caractère de talent assez distinct, & n'ont, pour aucun genre, des dispositions assez sûres, pour qu'on puisse fixer leur place; d'autres enfin ont un esprit trop léger & trop fugitif, les espérances qu'ils donnent sont trop incertaines, pour qu'on ne soit pas exposé à les voir démentir le jugement qu'on porteroit sur leur compte. Dans le grand nombre des faiseurs de vers, sur-tout dans les Auteurs de petites Poésies, il y en a qui ont un air si insignifiant, ou qui, sous une même physionomie, voilent si bien la différence des caractères, qu'il est difficile de ne se pas tromper, en leur fixant un rang; de sorte que tel que nous avons mis dans une classe, auroit peut-être mieux figuré dans une autre. En attendant que des Critiques bien intentionnés rectifient nos idées là-dessus, voici les noms de ceux que nous n'avons pu placer dans notre galerie.

MESSIEURS,

De Bonneville, Dauriol de Lauraguel, The-

venot, Marchant, Crignon, Couret de Villeneuve, de Boisjolin, Daveſne, le Gouvé, James de St-Léger, l'Abbé Dourneau, Regnault de Beaucaron, de la Clos, Sautereau de Bellevaud, Nougaret, Noël, Morvan, Morel d'Avignon, Fabre d'Eglantine, de Richerol, le Comte de Choiſeul-Meuſe, le Marquis de la Salle, Maſclet, Croizetières, Caminade de Caſtres, Dudoyer, le Chevalier Aude, Goulard, Fontanelle, Lebœuf, Araignon, Légier, Villemain d'Abancourt, le Chevalier de Langeac, le Marquis de Fulvy, Deſrons de Saint-Eugene, le Comte de Tilly, Perez d'Uxo, Marandon, de Roſoy, Félix Nogaret, le Comte de la Touraille, de Saint-Floſcel, Lieutaud, Drobecq, Boutillier, Lefebre de Marcouville, Duault, Sorin, le Chevalier d'Anceny, Giraud, Bulidon, Coſtard, Barré, Laviéville, T. Rouſſeau, François, Harni de Guerville, le Mercier, Artaud, le Comte Raiecki, Fréron, Quétant, le Marquis de Champcenetz, Radet, Sautereau de Marſy, Beaumier, Rivarol.

. . . . . .

. . . . . .

FIN.

LISTE

DES POETES VIVANS,

Dont il eſt parlé dans cet Ouvrage,

MESSIEURS,

A.

Andrieux, *Page* 9.
Arnaud de Baculard (d'), 10.
Aubert (l'Abbé), 11.

B.

Baſtide, 12.
Beauharnais (Madame la Comteſſe de), 13.
Beaumarchais (Caron de), 14.
Beffroi de Reigni, 17.
Bérenger, *ibid.*
Bernis (le Cardinal de), 18.
Berquin, *ibid.*
Bertin (le Chevalier de), 19.
Bièvre (le Marquis de), 20.
Blin de Sainmore, 21.

Boccage (Madame du), 21.
Bedart, *ibid.*
Boufflers (le Chevalier de), de l'Académie Françoiſe, 22.
Bret, *ibid.*

C.

Cailhava (de), 23.
Caſtéra, 24.
Cérutti, *ibid.*
Chabanon (de), 25.
Chabeauſſière (de la), 28.
Champfort (de), 29.
Cheſnier (du), *ibid.*
Choiſi (de), 30.
Clément, 31.
Collin d'Harleville, *ibid.*
Cournand (l'Abbé de), 32.
Cubières (le Chevalier de), 33.

D.

Daillant de la Touche, 34.
Damas, 35.
Delille (l'Abbé de), de l'Académie Françoiſe, 37.
Demouſtier, 37.
Desfaucherets, *ibid.*

Desfontaines, 38.
Desforges, 39.
Doigni du Ponceau, *ibid.*
Dubreuil, 40.
Dubuiſſon, *ibid.*
Duchoſal, 41.
Ducis, de l'Académie Françoiſe, 42.
Dufreſnoy (Madame), 43.

F.

Fallet, 44.
Favart, 45.
Fenouillot de Falbaire, *ibid.*
Feutry, 46.
Flins (de), 47.
Florian (le Chevalier de), de l'Académie Françoiſe, 49.
Forgeot, *ibid.*
Frameri (de), 49.
François de Neuf-Château, *ibid.*

G.

Gaude (Auguſte), 50.
Gerſain, *ibid.*
Ginguéné, *ibid.*
Gudin de la Brenellerie, 51.

Guichard, 52.
Guiétand, *ibid.*
Guillard, *ibid.*

H.

Hoffman, 53.

I.

Imbert, *ibid.*

L.

Lablée, 54.
La Férandière (Madame la Marquiſe de), 58.
La Harpe (de), de l'Académie Françoiſe, 59.
La Montagne, 60.
Lantier (de), 61.
Laujon (de), 62.
Laus de Boiſſi (de), *ibid.*
La Place (Pierre de), 63.
Le Bailly, *ibid.*
Leblanc, 64.
Lebrun (Denis), *ibid.*
Lefebvre, 65.
Lemière, de l'Académie Françoiſe, *ibid.*
Lemonnier, 66.
Leonard, *ibid.*
Leprieur, 67.

M.

Maiſon - Neuve (de), 68.
Maréchal, *ibid.*
Marmontel (de), de l'Académie Françoiſe, 69.
Marnéſia (le Marquis de), 70.
Marſolier des Vivetières, 71.
Mérard de Saint-Juſt, 72.
Milcent, *ibid.*
Moline, *ibid.*
Monvel, 73.
Morel, 74.
Mugnerot, *ibid.*
Murville (de), *ibid.*

N.

Nivernois (le Duc de), de l'Académie Françoiſe, 75.

P.

Paliſſot de Montenoy, 76.
Pariſot, 79.
Parni (le Chevalier de), *ibid.*
Paſtoret (de), 80.
Pieyres, 81.

Piis (Auguſte de), 81.
Pilhes, 82.
Poinſinet de Sivri, *ibid.*
Pons de Verdun, 83.

R.

Rhulières (de), de l'Académie Françoiſe, *ibid.*
Rochon de Chabannes, 84.
Ronſin, 85.
Roucher, 87.

S.

Sabathier de Cavaillon, *ibid.*
Saint-Ange (de), 88.
Saint-Lambert (de), de l'Académie Françoiſe, 89.
Saint-Léger (Mademoiſelle de), 91.
Saint-Marc (le Marquis de), *ibid.*
Saint-Péravi (Guérineau de), 92.
Sauvigny (le Chevalier de), *ibid.*
Schoſnes (l'Abbé de), 93.
Sédaine, de l'Académie Françoiſe, *ibid.*
Ségur (le Vicomte de), 96.
Sélis, *ibid.*
Sémaiſons (le Comte de), 97.
Simon, *ibid.*

T.

Trefféol (de), 98.

V.

Vénance (le Père), Capucin, 98.
Verdier (Madame), 99.
Vernes, *ibid.*
Verninac de Saint-Maur, (de), 100.
Vigée, 101.
Villette (le Marquis de), *ibid.*

X.

Ximenes (le Marquis de), 102.

OMISSIONS.

B.

Bourdic (Madame la Baronne de), 103.

D.

Dupuis-des-Iſlets, (le Chevalier), 104.

F.

Fontanes (de), 105.

Supplément, 107.

ERRATA.

Article de M. le Chevalier de Florian.

Page 48, au-lieu de, du *genre* poétique,
liſez du *génie* poétique.

Article de M. Lebailly.

Page 63, au-lieu de, le *genre* d'un vrai talent,
liſez le *germe* d'un vrai talent.